

Norbert et les Pirates

Livre Second :
Ainsi s'achève le mythe

Table des matières

Chapitre I : Trois fois rien sans le troisième	1
Chapitre II : À requin, requin et demi.....	8
Chapitre III : Assis sur le bord d'un fleuve	16
Chapitre IV : La course du lièvre à travers les chants.....	21
Chapitre V : In gurgite vasto	26
Chapitre VI : Les dangers de la baignade	31
Chapitre VII : Devenir scandaleusement riche	37
Chapitre VIII : les petits papillons de La Pogne	44
Chapitre IX : Tout au long de la route de Toulon	50
Chapitre X : L'installation à Gap	56
Chapitre XI : fantaisie militaire	62
Chapitre XII : Le serment du jeu de paume.....	68
Chapitre XIII : Vie et mort d'Augustin Rebuffat.....	74

Chapitre I : Trois fois rien sans le troisième

À la fin de l'an de grâce 1729, deux arrivées inattendues animèrent la fin de la saison des pluies. Ce fut tout d'abord, deux jours avant la Toussaint, l'atterrissage d'un bateau de dimension moyenne qui suscita la curiosité puis l'enthousiasme des habitants de Petit-Goâve : un magnifique cotre à hunier qu'on devinait, à sa finition soignée, neuf et de provenance européenne, anglaise probablement ; cependant, les mots "Fend-les-Flots" peints dans un cabochon d'or sur la coque, ainsi que les couleurs qu'il arborait, renseignaient que son propriétaire était de langue française et venait du Royaume.

Sur le port, on n'en sut pas plus. Le capitaine du "Fend-les-Flots" restait à bord. Quant aux trois marins qui en issirent lorsque le navire toucha le port, ils se refusèrent à toute conversation, se bornant à acheter des marchandises de première nécessité et à rembarquer le plus vite possible. Ceci fait, le navire leva l'ancre et partit se positionner à quelques encablures. Telle une princesse à contempler, le "Fend-les-Flots" y resta ancré durant trois journées consécutives, ondulant lascivement au rythme de la houle. Au quatrième matin, il avait disparu.

On sut peu de temps après que le fin vaisseau avait caboté vers le nord, atteignant Hôpital deux jours plus tard. Là, dans l'ancien repaire des corsaires à fleur de lys, six hommes avaient mis pied à terre et, sur un geste de l'homme qui les attendait sur le quai, s'étaient chargés d'embarquer huit petits canons de marine. On les avait installés par paire, quatre sur chaque bord, deux à l'avant, deux à l'arrière. De la vitesse en moins, de la puissance en plus ! Et comme on savait de surcroît que six hommes, réputés pour être d'anciens pirates, avaient rejoint l'équipage lors de cette escale clandestine, il n'en fallut pas plus pour que le gouverneur de la colonie (dont le siège s'était alors déplacé à Léogane) fût averti.

Cependant, lorsque les soldats envoyés par Gaspard de Goussé de la Roche Allard, Grand'croix de l'Ordre de Saint-Louis, se rendirent sur place, ils ne récoltèrent pas d'autres indices. Le "Fend-les-Flots" s'était évaporé. De sa plus belle plume, le gouverneur entrepris de relater les faits à son supérieur, le très habile et facétieux Maurepas, secrétaire d'État à la marine.



Quinze jours plus tard, des guetteurs signalèrent l'arrivée d'un autre vaisseau, de plus grande dimension, qui resta au large. Cependant, il ne fut guère difficile, en raison de sa forme ventrue et à sa hauteur sur l'eau qui lui donnait un air de sabot flottant, d'identifier le navire comme étant une flûte hollandaise d'une capacité d'au moins 300 tonneaux. Une chaloupe fut descendue et une dizaine d'hommes s'y installèrent en bon ordre. Immédiatement et dans une synchronisation parfaite, les rames se mirent en action ; bientôt, on fut au quai et des mains se tendirent.

Comme de coutume, les Hollandais n'avaient presque rien à charger, mais, chose beaucoup plus rare, ils n'avaient rien à vendre non plus. Il fallut attendre la soirée et la tournée des bordels pour connaître la raison de leur présence à Petit-Goâve.

“À Léogane, ce trois décembre 1729, à trois heures de relevée

Monseigneur,

Il semble que les faits que je vous ai relatés dans ma dernière missive concernant l'apparition du "Fend-les-Flots" méritent la plus grande attention. Il m'a en effet été rapporté qu'une flûte hollandoise, armée pour la course, a accosté en face du Petit-Goâve. À l'exception d'un créole nommé Man-fou-pa, tous les membres de l'équipage, estimé à cent hommes, parlaient le hollandois et sembloient appartenir à cette nation.

Il n'est pas douteux que ce trafic soit à mettre en lien avec l'affaire dont je vous parlois précédemment, puisque lesdits Hollandois sembloient très intéressés à la localisation dudit vaisseau, qui reste introuvable.

Une autre affaire a causé un grand effroy et dérangement en notre colonie, qui n'est peut-être pas sans rapport et qu'il me semble donc opportun de vous rapporter avec les détails afférents.

À la suite d'une attaque sur une plantation située au Grand Morne, le sieur Jacques Jamme, son épouse et leur fils Louis furent occis durant leur sommeil. Ce triple crime est resté sans explication mais a eu pour conséquence que quatre autres fermiers ont derechef abandonné leurs domaines éloignés pour rejoindre la colonie. On suppose qu'il s'agit de l'œuvre d'une bande de malfrats intéressés à la revente des nègres mâles, car cinq d'entre eux ont été enlevés, cependant point les deux femelles et les trois jeunes qui y étoient avec eux et qui furent occis également.

J'ai aussitôt arrêté les mesures nécessaires à la deffense des exploitations isolées. Les effets qu'une reprise des activités surnoisées ou brutales des anciens corsaires et boucaniers auroit sur le commerce de notre colonie seraient tels que Sa Majesté en verroit son développement inversé.

Je ne saurais trop vous exprimer, Monseigneur, combien il fut difficile de triompher de la langueur dans laquelle la colonie se trouvoit jadis et des efforts consentis pour y développer la production, or il seroit préjudiciable pour tous de voir se ranimer la flibusterie, tant nos voisins en seroient irrités et que nos affaires en souffriroient.

Je vous supplie de vouloir bien être persuadé que nous diligenterons tous nos efforts pour limiter les activités interlopes de certains habitants de la colonie de Saint-Domingue. Cependant, la mission dont je suis chargé se verroit grandement facilitée par l'envoy de l'escadre promise.

Je suis avec le plus profond respect votre très humble et très obéissant serviteur,

*De Goussé de la Roche Allard,
Gouverneur”*



Pour la vingtième fois de la nuit et pour la millième fois sans doute, Veyrand se pencha sur les deux manuscrits. Il fit un effort considérable pour ne pas céder à l'exaspération et les déchirer. Et si Ninon avait eu raison ? Si ces papiers n'étaient que des leurres ? Ah, que n'avait-il Grammont sous la main, il lui aurait certes fait passer le goût des énigmes !

*Prime du Triangle gravir le Grand Morne
Poser deux pieds crochus sur la Montagne de la Pichelotte
Féconds sont Tierce et Sixte, et la Dîme enrichit*

...

*En second vient du trio qui va à l'essentiel
Voguer trois mois pluvieux vers Hispaniola, fontaine de la Richesse
Le second et septième séduisent la Fortune.*

Le pirate avait tout essayé, tout retourné, tout tenté, tout examiné, recommencé encore, insisté ensuite, repris l'étude enfin, creusé ses méninges, torturé ses souvenirs, relu ses notes et revu ses hypothèses... En vain. L'énigme était hors d'entendement. N'était-il qu'un imbécile, obsédé par des chimères, incapable d'atteindre son objectif ? Peut-être. Ou plutôt, sans doute s'était-il trompé sur toute la ligne.

De rage, le vieil homme abattit son poing sur la table ; elle ne trembla même pas. Veyrand était sans force, définitivement usé par les aventures et les désillusions ; un sexagénaire sans souffle et sans avenir ; le moindre effort lui coûtait ; il sentait qu'il ne ferait plus illusion très longtemps. Surtout, il se sentait affreusement seul. Pourtant, lorsqu'il fut remonté sur le pont du "Fend-les-Flots", au lieu d'aller échanger quelques mots avec le pilote, il parcourut lentement l'espace qui le séparait de la proue.

Accroché aux haubans, il lui fallait enjamber les corps endormis de son équipage, une quinzaine de forbans sans frontière, à part égale d'origines française, anglaise et hollandaise, qui se regardaient en chiens de faïence et dont il avait le plus grand mal à se faire respecter. Il manqua de trébucher à trois reprises, se rattrapant à grande peine et douleur. Une folle envie lui

vint de piétiner tous ces ingrats. Coûtant cher, naviguant mal et obéissant peu, ils étaient indignes d'un tel vaisseau. Son vaisseau. Tout ce qui lui restait.



Quelques minutes plus tard, lorsque la position debout devint insupportable pour son nerf sciatique, il entreprit de s'asseoir à la naissance du beaupré. La nuit était splendide, sans nuages, et la mer était calme : la lune luisait en double, bientôt ce serait la saison sèche. Il aurait pu... Veyrand s'abîma un peu plus dans la rêverie.

À la vérité, il ressassait. Il ressassait, Veyrand. Il ne s'arrêtait plus de ressasser. Les mystérieux vers de Grammont résonnaient sans cesse, accompagnés de visions imprévisibles, sans rapport avec le trésor. Le vieil homme faisait le compte des occasions ratées, gâchées, avec une acuité qui entretenait la colère qu'il éprouvait pour l'humanité entière. À titre personnel, il ne regrettait rien. Non, rien de rien, je ne regrette rien, se disait-il, ni le mal qu'il avait fait, tout cela lui était bien égal. Il n'avait bénéficié d'aucun privilège et s'était fait tout seul, psalmodiant cette nécessité maintes fois vérifiée : je me fous du passé, je repars à zéro. Personne ne l'eût aidé, pourquoi diantre aurait-il aidé les autres ? Nul remords. Non, ce qui le tarabustait, c'étaient plutôt les circonstances ; il avait manqué de clairvoyance, de patience et de chance ; les occasions n'avaient pourtant pas manqué.

Pour couronner le tout, il s'était fait berné par cette petite salope de Ninon la Mort ! Tout avait été trop facile. Comme un imbécile, il avait foncé tête baissée dans le piège. Il avait couru où il n'y avait rien, rien de plus que dans la tombe creusée par Congo, c'est-à-dire rien de rien, rien du tout.

Sitôt qu'il avait déchiffré "Fontaine de la Richesse", Veyrand avait pourtant cru comprendre. Il connaissait en effet l'endroit, qui était un lieu-dit sis non loin du Grand Morne. En cet endroit précis, une bizarrerie géologique faisait surgir une fontaine de la falaise, laquelle se jetait dans une profonde vasque

d'où s'écoulait un petit ruisseau : une pichelotte, comme disaient certains des membres d'équipage ! Un lieu idéal pour planquer un magot !

Bon, si cela s'était justifié de plomber Congo, il aurait sans doute dû emmener Mafumba. Cela avait été une erreur de l'abandonner à La Haye. Il aurait été utile. Il devait savoir ce que recherchait Congo, le nègre étant comme son père.

Car à la Fontaine comme ailleurs, Veyrand avait fait creuser en vain. On avait tout tenté. Il avait d'abord fallu se procurer les esclaves dans la petite plantation. On n'avait gardé que les mâles, cinq gars costauds, habiles au maniement des outils. Puis, sous la menace des armes, forcer les nègres à dresser une sorte de palissade pour détourner le flux des eaux. Sonder la vasque. En vain. Ensuite, dans un rayon de dix pieds, creuser profond. On y avait consacré trois jours d'ouvrage harassant, sous une chaleur écrasante. En vain également. Les trous n'avaient servi que de fosse commune à la main d'œuvre.

On avait piteusement rembarqué. Depuis, les hommes grognaient.



Bientôt ce serait le quart suivant, puis l'aube. Il n'était pas prudent de se reposer tandis que la plus grosse partie de l'équipage serait éveillée : il fallait rejoindre la cabine. Péniblement, Veyrand s'agrippa au hauban à sa portée. Le cordage s'amollit d'abord sous la traction – pas de vent ou presque – puis, lorsqu'il le sentit plus rigide, il se hala vers le haut. Sa fesse lui faisait horriblement mal. Dans la pénombre, Veyrand détailla le chemin inverse. Il s'agissait de ne pas se foutre à l'eau et d'éviter d'avoir à faire une trop large enjambée. Il considéra sa route. Il faudrait d'abord esquiver le trio couché au pied du mat.

Le trio? En second vient du trio qui va à l'essentiel.

Un. Deux. Trois.

Un triangle présente trois côtés.

Prime du Triangle.

En second vient du Trio.

Qui va à l'essentiel, c'est-à-dire au trésor. Un trio pour l'essentiel, un troisième manuscrit ! Eurêka : il lui manquait encore un parchemin ! Et cette sale bête de Ninon le savait !

Veyrand résista difficilement à l'idée de mettre incontinent le cap sur la vieille Europe. Il avait désormais une dernière chose à régler avec Ninon la Mort.

Chapitre II : À requin, requin et demi

*B*oot gezien ! Du haut du mât du “Slimme Duif”, l’information avait claqué comme une délivrance. Mafumba avait assez bourlingué avec les Hollandais pour comprendre parfaitement ce que cela signifiait : bateau en vue. Il sortit précipitamment sur la dunette et tourna son regard vers le point que lui indiquait la vigie. De son œil d’aigle, Mafumba reconnut immédiatement la silhouette du “Fend-les-Flots” et confirma son identité au capitaine.

Aussitôt, celui-ci donna les ordres convenus. Le drapeau espagnol fut hissé au pavois, le pilote infléchit la course et commença de tirer des bords comme si le bateau tentait précipitamment de fuir, dans un cap exactement opposé à celui du “Fend-les-Flots”.

Le piège était sans doute grossier ; au vu cependant de la différence de vitesse et de maniabilité entre les deux bateaux, il était illusoire d’imaginer que la lourde flûte hollandaise eût pu rattraper le navire de Veyrand : aussi l’avait-on adopté à une large majorité. On espérait que Veyrand, appâté par une proie ventrue, allait prendre le navire pour un bateau de commerce espagnol et se risquer à l’attaquer. Si ce dernier tombait dans le panneau, il donnerait donc la chasse et lorsqu’il serait à portée de canon, avec un peu de chance, on pourrait l’atteindre et l’immobiliser. Le pari n’était pas perdu d’avance. Mais les hommes imaginent et le destin décide : si les choses se conclurent par le dénouement attendu, elles ne se passèrent pas du tout comme prévu.



En effet, presque aussitôt – le temps nécessaire à organiser la manœuvre – le cotre entama la poursuite du bateau hollandais mais au lieu de hisser le sinistre pavillon noir, il arbora bientôt le même pavillon espagnol que sa proie supposée. De surcroît, lorsque le rapide vaisseau eut réduit de moitié

la distance qui le séparait de la flûte, il commença d'émettre des signaux lumineux puis remplaça son pavillon espagnol par un drapeau blanc, comme pour signifier qu'il n'avait aucune intention belliqueuse. Puis lorsque la flûte hollandaise fit demi-tour et arbora le pavillon noir à tête de mort, le "Fend-les-Flots" accueillit cette volte-face en hissant le pavillon hollandais !

Assurément, cet étrange manège ne ressemblait à rien de normal et décontenança l'équipage du "Slimme Duif". Derrière les bastingages où ils s'étaient planqués pour dissimuler leur nombre, les forbans bataves se perdaient en conjectures. Par le biais des moqueries et des opinions dominantes, celles-ci se réduisirent bientôt à l'alternative : soit le capitaine du "Fend-les-Flots" était suicidaire soit, beaucoup plus probable, ce stratagème cachait la volonté d'en découdre. Dans ce cas, cela signifiait que le petit vaisseau était beaucoup plus fort qu'il n'y paraissait et qu'il comptait pallier sa moindre puissance de feu par une ruse inconnue, arme particulière ou supériorité militaire. En gros, il valait sans doute mieux éviter la confrontation !

Il n'en fallut pas plus pour faire vaciller la volonté des pirates. Les premiers appels à la prudence s'élevèrent aussitôt. En effet, s'ils vivaient à la marge de la société et de ses règles, les pirates n'en restaient pas moins des hommes assez ordinaires, qui ne désiraient rien tant que de vivre hors de la misère... et qui craignaient de perdre la vie. À l'instar des médiocres, ils étaient forts avec les faibles, et faibles avec les forts. Or chacun d'eux savait, depuis la fin de la guerre de course, qu'il n'y avait pas plus féroce et immortel qu'un militaire diligenté par sa hiérarchie : on en tuait un, il en revenait dix, qui pendaient chacun cent malheureux pour l'exemple. En somme, les pirates avaient depuis longtemps compris qu'ils étaient largement dépassés en cruauté, en résolution et en nombre par l'appareil militaire des grands états ; il valait mieux ne pas se frotter à eux. Tout compte fait, la fuite était sans doute préférable ; on se passa le mot et on désigna un homme pour l'aller indiquer au capitaine.

Si leur lâcheté et leur médiocrité attestaient de l'humanité des pirates, elle se manifestait également dans l'étonnante capacité qu'ils avaient à palabrer

dans l'adversité, avec la perte de temps que cela suppose. Certes, la question de savoir s'il fallait fuir ou non avait son importance, mais en l'occurrence, c'était déjà trop tard.



Bon meneur d'hommes, le capitaine indiqua à l'émissaire de son équipage que la proposition de fuir était sans doute la meilleure option, mais qu'elle n'était plus d'actualité. Si ce maudit cote était rempli de fusiliers décidés à la confrontation, il faudrait de toutes façons combattre. D'une voix de stentor, il ordonna que l'on chargeât les canons et les fusils. C'était chose faite depuis longtemps, mais ses ordres clairs et précis n'avaient d'autre objectif que de ragailhardir les volontés défaillantes. Chacun y puisa la volonté qui lui manquaient. Les poings se crispèrent à nouveau sur les haches d'abordage. La tension restait toutefois à son comble sur le "Slimme Duif".

Seul Mafumba et le capitaine, celui-ci muni d'une longue vue, semblaient échapper à la nervosité générale. Bien sûr, la sérénité du capitaine n'était que de façade, mais cela était suffisant pour les hommes. Qui ne demandent en somme jamais rien d'autre que d'être exhortés ou consolés, même par le biais d'une posture mensongère ou fantaisiste, tant nous préférons toujours sa formulation hypocrite à la révélation nue d'une vérité décourageante.

Quant à Mafumba, il connaissait trop bien Veyrand pour imaginer un seul instant que le "Fend-les-Flots" pût dissimuler une compagnie de fusiliers marins. De plus, par les informations qu'il avait glanées à chaque escale de la poursuite, il connaissait à peu près l'identité des membres de l'équipage (les Anglais exceptés, que Veyrand avait dû recruter dans les bas-fonds de Southampton). Il pressentait que ces hommes étaient plus attirés par l'appât d'un gain facile que par la loyauté envers un maître qu'ils détestaient probablement tous en secret. La suite des événements lui donna raison.

Le "Fend-les-Flots" portait bien son nom. À pleine vitesse, il atteignait aisément les vingt nœuds, ce qui était presque le double de ce dont était capable le "Slimme Duif". En un quart d'heure, il avait rattrapé la flûte.

Bientôt, les deux bateaux furent sur le point de se croiser. Dans sa longue vue, le capitaine hollandais vit alors que les marins du “Fend-les-Flots” faisaient de grands gestes, comme s’ils voulaient lui montrer quelque chose.

Ce quelque chose, c’était quelqu’un : Marius Veyrand était ligoté au mât du cotre. Les hommes d’équipage s’étaient mutinés. Voilà qui était à propos ! Bientôt, les deux navires furent bord à bord. C’étaient des deux côtés des manifestations de joie et d’amitié ; on passait d’un navire à l’autre sous les ovations, avant de s’embrasser. Ce manège dura une bonne demi-heure, le temps nécessaire à l’équipage du “Fend-les-Flots” d’expliquer à leurs confrères ce qui s’était passé.



Ce matin-là, Veyrand avait convoqué l’équipage. Contre toute attente, il n’était plus question de déterrer un trésor à proximité, mais bien de mettre le cap vers la vieille Europe. À un marin qui manifestait son incrédulité, Veyrand avait répondu par l’insulte et la menace. C’est à ce moment précis que le navire hollandais était apparu, haut sur l’horizon. Les hommes, effectivement leurrés, voulaient tenter leur chance ; Veyrand s’y opposa avec morgue. Ce fut la goutte d’eau qui fit déborder le vase : le marin insulté se leva d’un bond et assomma Veyrand ; dorénavant, le capitaine avait changé d’identité ; on donna la chasse. Lorsqu’ils se rendirent compte que le “Slimme Duif” était également un bateau pirate, les marins de Veyrand, empêtrés dans leur victoire, résolurent naturellement de se joindre à leurs frères de fortune.

Veyrand ne fut pas long à être jugé. Mafumba, dont le propos était traduit par le capitaine hollandais, dressa de Veyrand le portrait du traître sans pitié qu’il avait toujours été. L’équipage du “Fend-les-Flots”, que Veyrand avait poussé aux pires atrocités, ne démentit pas. De plus, ajoutèrent-ils, tout cela avait été fait pour rien, car ils n’avaient trouvé aucun trésor. Veyrand était un vilain menteur !

De pitié, on n’en manifesta pas plus à son égard qu’il n’en avait jamais eu pour les autres et Veyrand fut condamné au supplice de la planche,

Mafumba ayant indiqué qu'il avait déjà été marronné et qu'il ne fallait plus lui laisser aucune chance de survie.

Veyrand eut beau supplier, pleurnicher, promettre à tous la juste part dans le trésor qu'il était sur le point de trouver, il n'obtint pas la vie sauve. Que du contraire ! ses promesses lui valurent d'être soumis à la torture, jusqu'à ce qu'il avoue ce qu'il savait du trésor de Grammont ; on lui prit les deux parchemins ; on l'essorilla – une oreille par parchemin – et on lui entailla les narines pour faire bonne mesure. C'est le pourpoint ensanglanté et les yeux bandés qu'il fut ligoté, amené sur le bastingage et, de là, poussé sur la planche par Mafumba en personne.



Veyrand ne fit pas deux pas sur le morceau de bois qu'il s'y assit. Le vieux pirate pleurait beaucoup, gémissait plus encore, promettait des merveilles. Il avait juste peur de mourir. La manifestation de sa terreur réjouissait Mafumba, qui voyait enfin sa vengeance aboutir. Le jeune créole avait pris le temps, tandis qu'il était encore attaché au mât, de révéler à Veyrand qu'il attendait cette occasion depuis des années, exactement depuis le jour où il avait assisté, caché dans les broussailles et muet d'effroi, à l'assassinat de Congo, le nègre qui l'avait élevé. Depuis ce jour noir, lui avait-il indiqué, il avait attendu patiemment que sonne l'heure de la vengeance, endurant toutes les humiliations, endossant le rôle du fidèle lieutenant et semblant danser comme la musique funèbre orchestrée par Veyrand le commandait alors qu'un enfer vengeur bouillait dans son cœur.

Et maintenant, c'était l'heure.

Mafumba s'était saisi d'une longue gaffe et, de la pointe métallique qui en garnissait l'extrémité, piquait le flanc de la vieille crapule. Pouce par pouce, Veyrand s'éloignait du bord. Il sentait la planche ployer de plus en plus et suppliait de plus belle. Les hommes riaient beaucoup de ce spectacle pathétique et priaient Mafumba de ne pas faire trop vite. Et comme ce dernier leur fit savoir que les pleurs, supplications et imprécations de Veyrand lui cassaient les pieds, les oreilles et la partie du corps nécessaire à

la production du liquide séminal, deux d'entre eux sautèrent prestement sur la planche, se saisirent du supplicié et le ramenèrent sur le pont. Là, on lui arracha la langue, qu'on jeta à la mer, puis on le repoussa sur la planche dans les hourras et les éclats de rire. Ceux-ci redoublèrent lorsque on vit apparaître des ailerons de requin dans le sillage du bateau. Attirés par le sang, les squales frôlaient gracieusement la coque du grand bateau, les nageoires effilées, flèches grises dans la mer turquoise. Après un bon moment de ce jeu cruel, dès qu'il perçut que les requins s'impatientsaient, Mafumba, d'un geste brusque de sa gaffe, abrégea le supplice.

Veyrand tomba à l'eau dans une courbe grotesque, les mains liées dans le dos. Un bien disgracieux plongeur, observa-t-on.

Aussitôt, le tumulte cessa. Chacun se précipita pour apprécier la suite du spectacle. Ce fut trop bref : Veyrand n'eut pas le temps de sentir ses poumons manquer d'air, ses tempes se gonfler comme si toutes ses veines allaient exploser, il n'eut pas le temps non plus de songer à la grande injustice dont il était une fois de plus la victime. Il y eut un remous, deux éclaboussures et quelques éclairs gris, puis une tache de sang dans un bouillonnement infernal.



Un silence glacial succéda à ce tableau d'horreur, rompu par la voix éraillée du vieux maître d'équipage. C'était un ancien clerc muni d'une canne et d'une jambe de bois, sagace et sentencieux, qui parsemait chacune de ses prises de paroles de citations latines que personne ne comprenait. En l'occurrence, s'étant penché par-dessus bord, il déclama, tout en brandissant la canne qui lui servait de troisième patte : *Horror ingens spectatores perstrinxit*. Puis, clopinant, il tourna le dos à la scène et retourna à son quartier.

– Il a dit quoi, là ? demanda le capitaine à Mafumba.

– C'est ti'é de Vi'gile, je cwois.

– Tirrré de Virrgile? Le type qui écrivait en latin ? répondit le capitaine, qui roulait autant les r que Mafumba les esquivait, vous connaissez le latin ?

– Peu de choses, on m’en a appwris quelques bwibes, répondit le taciturne créole.

– Oui bon, et ça veut dirre quoi alorrrs ?

Mafumba prit son souffle et, prenant bien soin de prononcer toutes les lettres, énonça sentencieusement : *horror ingens spectatores perstrinxit* signifie *une horreur immense étreignit les spectateurs*, je pense que c’était à pwopos.

– Je vois... fit le capitaine, et vous avez récupérrré votre accent !

– Vous avez quelque chose cont’e les accents ?

– Non, non, bien sûrr ! C’est plutôt bien trrouvé comme phrrase !

– Il y en avait une autre...

– Allez, mais dis-le alorrrs !

– *Abyssus abyssum invocat* : l’abîme appelle l’abîme.

– Vous pouvez me le rrépéter ? je vais clouer le bec à Derrdebeen !



Ce furent ensuite quelques heures de discussion soutenue sur les deux navires. Que fallait-il faire ? On convenait que la perspective de mettre la main sur le trésor de Grammont était alléchante mais les avis sur sa réelle existence divergeaient beaucoup, la plupart des marins n’y croyant pas du tout.

Comme on espérait la possibilité d’une reprise de la guerre entre les Provinces Unies et l’Espagne, la plupart des marins opinaient qu’il était sans doute plus rentable de gagner Saint-Barthélémy et d’y attendre tranquillement la reprise de la guerre de course plutôt que de se risquer à une traversée transatlantique sans autre horizon qu’un hypothétique raid sur Montmaur, dont personne ne connaissait la localisation exacte, par ailleurs (et en considérant que Veyrand n’avait pas menti sur ce point).

Finalement, on opta comme souvent selon sa nationalité. C’est ainsi que le “Fend-les-Flots” perdit la partie hollandaise de son équipage, qui rallia la flûte, laquelle ne perdit que Mafumba et Deerdebeen. Seuls les Français et les Anglais acceptèrent d’accompagner le créole et le latiniste distingué dans

leur périple, soit contre la promesse de vendre le bateau sur les côtes barbaresques, ce qui produirait un juteux bénéfice, soit contre la promesse de partager le magot en part égales.

Chapitre III : Assis sur le bord d'un fleuve

La disparition de Cronfestu avait presque anéanti Norbert. Il fallut quelques jours à notre homme pour recouvrer sa lucidité et sa détermination (les deux n'allant de plus naturellement pas de pair). Non seulement ressentait-il un chagrin sincère et profond d'avoir perdu son ami, mais encore se figurait-il parfaitement que sa mort allait singulièrement lui compliquer la tâche : il en était presque découragé.

Le chagrin et le désespoir retentissaient en lui comme une résonance qui s'amplifiaient l'un l'autre et le faisaient grimper en spirale vers rien, en fait, vers ce rien où se résumera et se terminera toute vie, vers cet à quoi bon encore bien pire que le trois fois rien que les plus optimistes parmi les pessimistes mettent en avant durant leur cheminement.

Et justement, durant le périple qui les avaient conduits de La Haye au Mas Rebuffat, lorsqu'il n'était pas fracassé par la douleur, assommé par la pluie ou tourmenté par ses tardifs démons mystiques, l'ancien vicomte devenu chirurgien des pirates puis apothicaire flamand s'était fait un honneur de répondre à toutes les questions que lui avait posées Norbert. Le voyage avait été double, en quelque sorte : tandis qu'il descendait le cours du fleuve, Cronfestu avait en sens inverse remonté le cours de sa vie.

Lorsqu'il avait compris que Norbert, peut-être du fait de son passé d'amnésique, avait tendance à considérer les éléments de sa propre histoire comme s'ils étaient arrivés à quelqu'un d'autre, et qu'il était par conséquent plus intéressé par la vérité que par la vengeance, Cronfestu s'était laissé aller à toutes les confidences. « Je t'ai menti si souvent, disait-il, et durant si longtemps, qu'il m'est maintenant impossible de te celer la moindre chose. »

Et, dans les oreilles ébahies de Norbert avait d'abord résonné le plus tendre des aveux. Avant toute chose, le vieil apothicaire avait avoué à son ami le fol espoir qu'il avait nourri, des années durant, de voir les sentiments qu'il éprouvait pour Norbert partagés. Le plaisir qu'il prenait à l'observer, dans sa mâle beauté, était si intense qu'il avait pris les ordres de Veyrand de l'espionner pour une bénédiction. Non, évidemment, la sollicitude qu'il avait

toujours manifestée à l'encontre de Norbert n'était pas hypocrite, et c'était beaucoup plus la marque de l'amour que l'obéissance à l'ordre de Veyrand. Puis, pudiquement, Cronfestu avait détourné les yeux. Les deux hommes étaient restés silencieux quelques minutes. Ensuite, Norbert lui ayant déclaré, les yeux plantés au fond des siens, qu'il ne lui avait jamais déplu de plaire à quiconque, fût-il de son sexe, et qu'il était plutôt honoré des sentiments qu'il avait fait naître, Cronfestu s'était déballonné.



Norbert l'avait laissé parler. Il est d'ailleurs juste de dire qu'il ne l'avait pas écouté avec autant d'attention qu'il le méritait. Maintenant, tandis qu'il redescendait seul vers la cluse de Montmaur, il s'en voulait doublement : sa mauvaise humeur et son obsession à retrouver son fils ne l'avaient pas toujours poussé à l'écoute active. Il avait tendu l'oreille pour l'évocation de souvenirs égrillards (car Cronfestu n'était pas en reste d'une certaine propension à l'impudeur, ce qui convenait bien à la curiosité déplacée de son ami), qui étaient en somme de peu d'importance, mais il avait à peine prêté attention au récit que Cronfestu avait fait de l'enfance de Ninon la Mort. Il se disait maintenant que cela lui aurait été sans doute très utile.

À la manière dont il en parlait, Norbert avait pressenti que c'était sans doute là que se cachait sa blessure la plus profonde. La gamine avait mal tourné – c'était un euphémisme – alors que Cronfestu s'était échiné à lui donner une bonne éducation. « Je ne supporte pas qu'on fasse du mal à un enfant. C'est la seule chose pour laquelle je me suis opposé à Veyrand, durant toutes ces années où il avait fait de moi sa chose... », avait-il dit un jour, tandis qu'ils passaient à proximité d'un cimetière et qu'ils avaient aperçu cette chose terrible et bouleversante qui est un petit rectangle de terre fraîchement remuée marquant la tombe d'un enfant... « Tous les enfants, je les ai recueillis, je les ai aimés, je les ai protégés. J'ai fait ce que j'ai pu. Et je croyais, naïvement sans doute, que l'affection sincère dont je les entourais les prémunirait de la tentation du mal et de la cruauté. Combien j'étais sot ! Christine, dont les parents ont été tués devant moi, s'est transformé en Ninon la Mort ; Mafumba se vengerait sur la terre entière de la mort de mon

ami Congo ; quant à Olivier, mon détestable frère, il se fait appeler La Buse et règne d'une main sanglante sur les Sept Mers...

– Olivier ?

– Olivier, oui, Olivier Levasseur, ou Levavasseur, il est un peu bègue quand il s'énerve. Il se caresse alors la mèche du front du plat de la paume et tape du pied sur le sol comme pour faire repartir son élocution rétive. Un geste ridicule ! Olivier Levavasseur, dit La Buse. Le plus fou d'entre tous. Un monstre assoiffé de sang. Grammont l'a eu de ses amours avec la fille du gouverneur de la Tortue. Je m'en suis occupé quand il a disparu. C'est un homme qui me fait honte tous les jours.

– C'était soi-disant son trésor qu'on allait rechercher...

– Des sornettes, des billevesées, des balivernes. Une invention de Marius Veyrand pour t'appâter. La seule chose qu'ils cherchent tous, depuis des années, c'est le trésor qu'a laissé mon père.

– Ah ?

– Ils n'auront rien, je puis te l'affirmer. Veyrand est parti au diable-vauvert, sûr et certain que le magot est enterré à Saint-Domingue. C'est un imbécile, définitivement. Ninon en sait plus, mais il lui manque un parchemin, qui est dans les mains de Veyrand. Elle ne l'aura jamais.

– Je ne suis pas sûr de comprendre, avait alors dit Norbert.

– C'est très simple. Grammont a caché une partie du fruit de ses rapines dans un lieu tenu secret. Il a fait trois parchemins. Un qu'il a donné à Congo, qu'il tenait pour son meilleur ami. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais ce parchemin-là s'est retrouvé dans les mains de Veyrand. Le second, il l'a donné à mon frère, quand il avait l'âge d'un mousse, et le troisième qui était en ma possession... celui-là, j'ai commis l'erreur de le montrer à Christine... Elle, c'est une femme qui est capable du pire comme du meilleur, tantôt ange, tantôt démon. Ne crois jamais qu'il s'agit d'une figure de style et que mon peu de goût pour les femmes m'aveugle et me fait placer toutes les représentantes de ce sexe dans le même sac du mépris ! Elle n'est jamais les deux en même temps, elle passe de l'un à l'autre parfois même sans crier

gare comme s'il y avait en elle deux natures qui se combattaient et dont l'une prenait soudain l'ascendant sur l'autre. Elle n'est pas imprévisible parce que c'est une femme, soumise aux humeurs lunaires de son sexe, pour paraphraser le roi François, encore que la conclusion reste la même : bien fol qui s'y fie. Ce parchemin que je lui exhibais, elle l'a dérobé, évidemment. Lorsque je lui en fis reproche, elle a nié, de son beau sourire, toutes dents blanches dehors, d'un regard moqueur qui démentait son déni. Et je sais que mon frère lui a donné son parchemin. C'est un orgueilleux, lui, le magot des autres ne l'intéresse pas. Il a fait un enfant à Ninon, ou l'inverse, et il est parti courir le monde...

– L'enfant ?

– C'était lui, sur le bateau. C'était le fils de ma petite Christine et de La Buse. C'est lui qui est mort quand tu as fait naufrage, à Nieuport... La marée suivante a apporté ses restes, affreusement mutilés. Le petit corps, je l'ai nuitamment enterré dans la première terre arable en direction de la ville. Il tenait dans un petit sac, quelques pelletées ont suffi.

– Et le trésor alors, tu sais où il se trouve ?

– Évidemment que je le sais. Mais ça, c'est quelque chose entre mon père et moi... Il y a des serments qui valent plus que des trésors.

– Eh ben, diantre ! Quelle histoire...

– Je commence à me lasser, avait conclu Cronfestu. Arrêtons-nous pour un bivouac, je suis rompu...



Norbert se souvenait que cet après-midi-là, il n'avait rien trouvé à dire lorsque son ami avait signifié la fin de l'étape. Le lendemain, ils arriveraient à Étrépigny, plus rien ne pressait...

Les deux hommes avaient coupé des branches de coudrier, qu'ils avaient placés en guise de charpente sur une faîtière de chêne, afin d'y disposer la toile cirée qui faisait office de tente. Ils dormiraient au sec. Les chevaux étaient paisibles ; la vallée baignait dans une pénombre douce ; plus loin,

sur la colline de l'autre côté du fleuve, on entendit distinctement s'élever l'étrange ronflement métallique qui est le chant de l'engoulevent.

Norbert avait fini d'allumer le feu. Cronfestu le rejoint et vint s'asseoir à trois pas de lui. « C'est beau, n'est-ce-pas ? avait-il dit. J'aime tant voir couler les fleuves ». Il s'était massé la mâchoire. Elle devait le faire horriblement souffrir. Puis il avait retiré ses longues bottes de cuir fauve. « Et un bon feu, il y a des contentements sages... »



Durant toute la préparation du frugal repas, mis en scène comme un festin, avec la lenteur qui sied aux moments définitifs, Norbert avait établi la liste des questions qu'il voulait encore poser à son ami... Mais non, finalement, ils n'avaient plus échangé une parole.

Avec des gestes si doux qu'on eût dit qu'ils caressaient la chevelure de la nuit, les deux hommes s'étaient passé le pain des compagnons, la viande séchée, le fromage vieux et salé qui s'émiettait, les morceaux de pomme et la gourde de bière plate. Ils avaient mâché en silence, les yeux rivés sur le grand massif forestier de l'Ardenne.

Dans la pénombre, Norbert avait deviné le geste de Cronfestu. Il s'était essuyé la commissure des lèvres du revers de la main, avait fiché le bouchon de liège sur la gourde. Mais juste avant, presque furtivement, il l'avait tendue vers son ami. Norbert avait vu les yeux blancs de son ami sur son visage sombre, sa moue fraternelle et interrogative. Il n'avait pas bronché, se contentant d'un signe de dénégation que son regard ne démentait pas.

Les deux hommes étaient encore restés immobiles et silencieux durant de longues minutes puis, lorsque la nuit avait déposé sur leurs épaules les reflets jaunes du brasier, ils avaient regardé danser les petites flammes mauves sur les morceaux de chêne. À un moment, « bon, il est l'heure d'aller me reposer, je contemplerai les flammes toute la nuit », avait dit Cronfestu en prenant congé.

Mais d'où provenaient ces larmes que Norbert, tandis qu'il descendait seul vers le château de Montmaur, sentait ruisseler sur ses joues ?

Chapitre IV : La course du lièvre à travers les chants

Assez de ces... Assez de ces pensées morbides et répétitives ! Ce son des tambours, frappant au cœur, ton esprit qui s'emballe ! Assommé ! Le tonnerre t'anéantit, Norbert. Assommé ! Qu'est-ce que tu pourrais faire ? Assommé ! Tu regardes autour de toi et tu sais que tu ne pourras pas faire demi-tour ! Assommé !

Retour au noir ! Ainsi pensait notre héros, qui creusait son chagrin comme il faisait d'une tombe. Creuser encore... avec hargne ! imaginer à l'avance la douleur suivante, l'anéantissement, l'absence de tout espoir, serrer les poings et les dents, laisser hurler les bêtes fauves ! Prendre ce chemin qui mène en enfer.

Nous sommes là sans te tendre la main. Comment te regarder sans voir ta destinée, fiancé de la terre et promis des douleurs ? Souviens-toi, Norbert ! Feuillette avec rage le catalogue de tes colères et de tes souffrances ! Apprivoise la tentation de l'assassinat... Creuse plus profond : c'est là. Il n'y a rien à comprendre, l'ami. Tu es seul face à l'abîme. Nous regardons par-dessus ton épaule, sur laquelle aucune main ne pourrait se poser.

Nous te voyons peler cet humus de misère, cette couche friable et pulvérulente, cette pelure narquoise. Nous aimerions t'aider peut-être, tu t'en offusquerais. Tu veux creuser et que le monde s'arrête. Nous te voyons cesser bientôt, car la pointe de la pelle s'émousse sur le rocher mis à jour. Tu demandes une pioche – une barre ! Mais donnez-lui quelque chose, nom de Dieu !



On s'empresse, on va dans la bicoque misérable. Faire quelque chose durant ce temps : vital. Le soleil cogne Norbert se dépoitraille il pose sa chemise. Ce n'est pas une bonne idée, il le sait. Il lui faudrait de l'aide aussi, il le sait et il n'en veut pas. Qu'on lui donne une pioche, nom de Dieu ! pour apaiser sa rage. Oh, tout l'agace, le tourmente ! Il la tuerait bien, pour ce geste gentil qui consiste, sans qu'il ait hurlé, sans qu'il n'ait rien exigé, à déposer sans

un mot une gourde d'eau fraîche à trois pas de lui. Elle est là, toujours, discrète, qui embellit les choses. Donc il pense qu'il est possible qu'elle pense qu'il est possible qu'il ne remarque pas le geste... Il creuse davantage. Il relèvera plus tard, quand il éprouvera l'irrépressible besoin de lui dire merci, de lui offrir toute sa faiblesse en signe de reconnaissance. Ce sera un merci particulier, un mot intime au moment du départ. La fille, à ce moment, rougirait et baisserait les yeux. Je suis une paysanne, Monsieur, et vous... « Prenez ça, n'en dites rien à personne, je m'appelle Norbert Lachassaigne ». Il lui glissera trois pièces d'or dans la main. « Ce sera suffisant, dira-t-il, pour atteindre Marseille sans encombre. Vous irez rue du Baignoir, en l'étude, vous me ferez mander ». Car la fille est jolie. Et Norbert n'est pas un ingrat. Mais en ce moment précis, il tuerait la vénale pour passer sa colère. Alors creuser est une bonne idée. L'impression que la bile va corrompre tes dents ! Taper sur le rocher avec la barre de fer.

Derrière toi, ce ne sont pas les Rebuffat qui te regardent comme des ahuris – ceux-là, ils passent leur vie dans la résignation et l'hébétude – non, c'est ton ami dans son linceul qui marque sa présence. Le soleil tape, l'ami ! Les corps sont corruptibles. Déjà le grand désassemblage est à l'œuvre et la chair quitte les os. Creuse, creuse ta douleur ! Les boyaux se gonflent, les humeurs se répandent, les mouches précèdent les vautours. Creuse vite et bien. Augustin Cronfestu mérite une tombe ! Mieux que dans une dune, Bertrand, je te le jure ! Oh parents arrachés, où gisez-vous maintenant ? Aucun bec crochu ne te cavera les yeux, j'y prendrai garde, Augustin, car je t'aimais aussi. Et je pourrais revenir, un soir ; rouge sera l'ombre sous les roses, et clair le temps.



Il a creusé. Des heures durant, jusqu'à l'épuisement. Et comme ses forces déclinaient, sa colère s'amenuisait en parallèle, laissant la place à la douceur. Norbert sentait la poussière collée par la sueur sécher progressivement, ses muscles endoloris, le froid de l'ombre du soleil, la faim peut-être. Il but l'eau claire et limpide, il sentit la vague blanche lui attendrir la gorge, étendre son baume bienfaisant dans ses entrailles en feu. Ce n'était

presque rien, mais c'étaient des sensations, une lueur, un retour à la vie. Il y avait une pomme à côté du cruchon ; il la prit, en croqua une bouchée. Pas plus : il faut finir d'abord, il faut que cette tombe soit parfaite. On s'y remet.

L'aube et l'homme tombèrent au bas de la montagne. Au réveil il était parti.

Pleurer ne serait plus nécessaire. Bien sûr qu'il ne trichait pas : il n'y avait aucune pudeur, aucune dissimulation, aucun orgueil. Il était au-delà. Les grands garçons ne pleurent pas ? Et alors ? Ce n'était pas un grand garçon : il avait été plus loin, il était revenu du voyage, encore plus différent. Il avait en lui l'inaltérable force de la connaissance. Il ne faudrait rien en dire, on ne comprendrait pas. C'était autre chose. Il ne dévoilerait pas l'intérieur de sa malle. Il serait silencieux ; de toutes façons, il valait mieux ne rien en dire.



Norbert était lavé. Il avait replongé dans l'onde. Apparaissant au détour d'un buisson, dans le cri d'un oiseau, l'odeur des montagnes, tout ce petit monde marchait en cortège derrière ses pas errants. Il avait passé une semaine dans la montagne, en compagnie de son fils, de Bertrand, de Flora, de ses parents, de ses autres parents, de ses professeurs, d'Augustin, du marchand de poisson, de la foule marseillaise, en bref de tout ce qui avait vécu, de ce qui vivait et de ce qui vivrait un jour, bêtes y compris. Et lui, Norbert, comme un égoïste, il faisait semblant de ne pas les voir. Il niait leur existence.

« Vous êtes morts, disparus, je ne vous verrai plus, disait-il en silence, je peux même vous détester ou m'en foutre, cela n'a pas d'importance !

– Vraiment ? disait son papa, tu penses vraiment que tu t'en fous ?

– Vraiment ? disait son fils, je ne vais plus te voir, alors ?

– Cessez de me harceler !», hurlait silencieusement Norbert.

Il cueillait alors des mûres, absorbé par sa tâche minutieuse. Ce faisant, il fit déguerpir un lièvre. Norbert se releva pour admirer sa course bondissante. L'animal s'arrêta aussi brusquement qu'il avait démarré. Norbert voyait la bête de profil, avec l'impression étrange que son œil le narguait de face. C'était stupide : il prit un caillou et le jeta sur l'animal. Il ne lui voulait pas de mal, en somme : il avait faim et c'était dans l'ordre des choses. Stupide !

Comme il avait toujours été maladroit, il n'avait aucune chance de l'atteindre...



Or le caillou vint percuter la bestiole au sommet du crâne. L'homme se précipita. Il y avait à peine une petite goutte de sang au-dessus de l'arcade mais le lièvre était mort, il le comprit tout de suite. Ça alors ! Il l'avait tué ! Un étrange sentiment s'empara de lui, à mi-chemin entre l'allégresse et la désolation. Norbert fit trois tours autour du petit cadavre, pour s'assurer que la bête ne le regardait plus. Il avait tué un lièvre en lui jetant un caillou ! C'était un coup qui n'arrivait jamais, qui ne pouvait arriver, tuer un lièvre à coups de pierre, vous pensez ! C'était triste tout de même. Il passa la paume sur et sous le ventre de la bête. La fourrure était dense et chaude, d'une incroyable douceur. En le soulevant de la main, Norbert se rendit compte de la souplesse de l'animal, de son élasticité. Il le repose. Puis l'empoigna par la nuque, comme un chaton ; les avant-pattes du lièvre pointaient vers le sol.

Ce fut un festin de roi. Que Norbert accroupi consumma comme au néolithique... La mort était en lui, et il était plus vivant que jamais. Norbert se releva et partit d'un grand éclat de rire. Il avait envie de chanter à tue-tête.

C'était la saison de la cueillette. Dans la vallée, vers Veynes, la nature était apaisée. Les vergers affairés attendaient le pillage. Norbert irait par là. Il était robuste et l'on avait sûrement besoin de bras. Caché dans la foule des saisonniers, on ne le verrait pas. C'était le diable s'il ne parvenait pas, d'une manière ou d'une autre, à repérer l'endroit. Le voir peut-être, savoir qu'il était vivant, qu'il pensait à lui. Cette pensée le ragaillardit. Augustin, dieu merci, tu m'accompagnes, tu vas m'aider ! Norbert essuya les larmes qui lui coulaient aux joues. Il savait. Ce n'était plus nécessaire. Allons, du cran, allons-y. Et cette mise en route, cet ébranlement irrépressible, ce sentiment profond qu'il était une force en route, cette tranquille assurance commença de produire un effet stupéfiant : Norbert se sentait euphorique !

Que se passait-il ? que lui arrivait-il ? son fils l'attendait dans la vallée. La vie était belle, il était en vie. Antoine aussi. Que feraient-ils ? Son esprit battait la campagne... Chacun de ses pas vers son objectif résonnait à ses tempes, faisant apparaître une pensée nouvelle.

Un pirate ? Pourquoi diable avait-il voulu se faire pirate ? C'était pour partir, bien sûr, pour fuir l'indifférence du père, les brutalités paradoxales de la mère. Pour l'aventure. Pour la vivre avec Bertrand.

Bertrand était un formidable ami mais l'aventure ne les eût pas menés bien loin. La preuve étant qu'il était mort, ce pauvre Bertrand. Non, finalement, là où il s'était bien trouvé, c'était en qualité de médecin. Soigner des gens, tenter de faire pour un mieux, se sentir utile. Et que ce soit au mépris de sa propre difficulté à supporter la souffrance ou les corps mutilés le stimulait encore. Il se reconnaissait en Lazare, qui lui avait donné un fils.

Que ferait-il après ? Il serait un médecin et un père.

Norbert se surprit à siffloter. Le chemin était tracé. Il sentait quelque chose de léger à la semelle de ses souliers, et ce quelque chose le faisait tressauter. Le jaune du soleil assombrissait le ciel, d'un azur profond. Dire qu'il avait tant souffert, dire qu'il se serait coupé au tranchant de la douleur ! Et là, une allégresse d'oiseau, un soleil comme jamais – l'azur, l'azur, l'azur ! Oh, rêver sans doute, s'arrêter, se peindre la face en bleu et décoller, décoller !

Voler, ho, ho, ho, ho, chanter, ho, ho, ho, ho. L'azur, le bleu peint en bleu, heureux de vivre au-dessus !

Chapitre V : In gurgite vasto

Veyrand mort, Congo n'était pas vivant pour autant. Il ne s'était pas réincarné. C'était pourtant ce que Mafumba s'était imaginé durant toute ces années. Durant tout ce temps, dans le secret de son âme et le noir de ses pratiques, Mafumba avait communiqué avec celui qu'il chérissait comme son père. Congo l'avait suivi, avait tempéré ses humeurs, avait retenu sa langue. Dans les brouillards neigeux des pays du Nord, quand l'hiver poussait ses pions sur les canaux glacés et que Mafumba sentait le froid lui saisir la nuque, Congo le réchauffait de son souvenir vaudou. Il était l'esprit de ses Caraïbes, l'animal totémique aux mille apparences, l'œil fou de la pulsion vitale. Il savait toutes ses apparitions.

La mort de Veyrand avait dénoué le sortilège. Il ne fallait pas ouvrir le poing : Mawou avait libéré les forces. Papa Legba avait uni les esprits de la vie et de la mort, puis Mami Wata était apparue dans un tourbillon rougi. Alors un requin gris avait mangé l'esprit de Congo. Toutes les ressources de l'occultisme n'y pourraient rien : Congo était disparu dans les limbes. Mafumba espérait que son presque père y avait trouvé la source mais depuis cette disparition, il lui manquait plus que jamais. Il restait des heures à contempler la mer, ce vaste puits d'oubli.

En d'autres mots, Mafumba découvrait maintenant que ce qui compte le plus dans la vengeance, c'est la satisfaction qu'on s'en figure. La chimère rend tout insipide. Sitôt que nos vœux sont exaucés, l'illusion apparaît au grand jour : nous y avons perdu du temps, de l'énergie, souvent l'honneur. Mais en vérité, ce n'est pourtant pas par grandeur d'âme que nous devons être magnanimes, c'est parce que la vengeance est un cheval sans maître, lancé au galop, qui s'emballe et nous dépose, sa course folle achevée, en un lieu inattendu. Là, nous sommes nus, désœuvrés ; notre imagination, tournée trop longtemps vers le ressassement, peine à se remettre en branle ; l'objet de nos tourments ayant disparu, nous avons perdu notre guide ; nous sommes plus seuls que jamais, sans raison de vivre.

Alors même un trésor devient un but dérisoire.

Y avait-il jamais cru ? En avait-il eu vraiment jamais envie ? C'était difficile à dire. Rien que l'examen de la question était gênant. C'était sans doute inconsciemment un peu trahir Congo, qui y avait laissé la peau. C'était aussi la seule raison que les hommes trouvaient valable pour courir les uns derrière les autres : il n'avait fallu que quelques minutes aux Hollandais pour se décider à partir, traverser l'océan, reprendre pied dans des contrées hostiles, à la simple évocation du trésor de Grammont. L'exaltation était retombée tout aussi vite, mais l'impulsion avait suffi. On avait appareillé, on avait vogué derrière un vaisseau plus rapide, sur l'immensité des flots. Sur le simple fait que Mafumba avait tout expliqué au capitaine et que son équipage croyait aux chimères !



Mafumba connaissait les détails. En ces années à frayer avec le démon, il avait largement eu le temps de ramasser des bribes, des débuts d'indication, des détails congruents. Sans que celui-ci s'en rende compte, il avait tissé avec Veyrand la toile de ses obsessions. Il s'était mis lui aussi à y croire...

Peut-être que s'il y avait eu du vent ? Va savoir : *post factum nullium consilium*, autrement dit, il est trop tard pour en parler.

Dès le départ, les choses avaient pris une tournure déplaisante. Il fallait un capitaine, il n'y en avait pas. Mafumba était mauvais marin, encore plus mauvais meneur d'hommes ; sa place était dans l'ombre. Il avait du sang froid mais manquait de résolution dans l'action, il le savait. Son caractère superstitieux n'arrangeait rien à sa pusillanimité.

Absit omen avait asséné Derdebeen. Mafumba avait compris loin de moi les mauvais présages ! Mais cela n'avait pas été suffisant pour le rassurer, que du contraire. Et tandis que le vieux expliquait aux matelots ce que cela signifiait, Mafumba se disait que le dessin des nuages ne lui inspirait rien qui vaille. *Qui nescit orare pergat ad mare* : que celui qui ne sait pas prier prenne la mer. Mais personne de l'équipage ne voulait de la place. On le pria d'assumer. Confiant, Derdebeen lui glissa dans l'oreille, comme pour le

consoler : *Portam itineri dici longissimam esse*, il n'y a que le premier pas qui coûte ! Mafumba avait opiné de la tête. Les hommes avaient pris cela pour un acquiescement. Il parle tout le temps comme ça, alors ? s'était-il dit in petto.



Le premier jour sans vent est presque sujet à plaisanterie. Les hommes sont contents, ils en profitent pour se reposer, soigner leurs mains. Après l'entretien des voiles, on a sorti des bouteilles des tafias, on chante, on danse. Derdebeen fait le pitre. *Ab incitas redactus est* : Condamné à l'immobilité. Mafumba déteste l'eau, encore moins sans vent, la mer est pour lui air et vitesse. Déjà petit, c'était le seul moment où il était possible pour Triviers de lui apprendre quelque chose. Il s'asseyait, craignant plus que tout de marcher sur le pont. On lui faisait la leçon avec les autres enfants, souvent Olivier et Ninon. C'est si loin. Il n'en parle à personne.

Le lendemain : *Post nubila phoebus capitaine* ! Mafumba traduit pour le mousse : « Apwès la pluie, le beau temps ! » Le petit le regarde en rigolant. « Il ne pleuvait pas ! C'est parce que vous savez le latin que vous êtes capitaine, capitaine ? ». Une légère brise gonfle les voiles. On décide de prendre la route du Sud, en direction du Cap-Vert ; en cette saison, c'est risqué mais personne ne veut passer au large de l'Irlande, dont les eaux grouillent de bateaux de guerre anglais.

On vogue bien durant une quinzaine. Les navigateurs sont confiants. C'est un très bon bateau. Puis, insensiblement, la vitesse se réduit. Tout se fige, s'englué. Le bateau est bientôt posé sur une mer d'huile. Qu'un homme avance un pas trop brusque, le bateau gîte à bâbord ou à tribord. On plaisante encore, pour chasser l'angoisse. « Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, capitaine ! ».

Il a suffi de ce bon mot pour que tout le monde commencer à penser à son estomac.

Trois semaines de famine.



Derdebeen fait le compte des occasions ratées, promène ses sentences sur le pont désolé. Il emmerde son monde, avec ses maximes. « Si tout le vent qu'il fait pouvait gonfler les voiles » a dit quelqu'un, mais Mafumba n'a pas cherché à savoir qui c'était. Il attend, adossé au mât, un chiffon sur la tête, dans l'état de somnolence propre aux affamés. À part le vieux, plus personne ne bouge. On va peut-être aussi manquer d'eau.

Dum Romae consulitur, Saguntum expugnatur! Celle-là, il la comprend encore : tandis qu'on discute à Rome, Sagonte est prise. Une allusion à ses atermoiements au moment du départ. On en était à s'interroger sur la nécessité de faire halte dans une petite île afin de s'assurer d'avoir assez de vivres pour la traversée. On avait fini par prendre la décision de radouber mais l'apparition d'un bateau de guerre les avait incités à prendre la haute mer tout de suite. Fatale erreur ! *Incidis in Scyllam, cupiens vitare Charybdim* : souhaitant éviter Charybde, tu tombes en Scylla.

Dum recens est... devorari decet... Il avait donné sa langue au chat. Derdebeen traduisait mal et parlait un français épouvantable. Mafumba supposait que cela signifiait : il faut le manger tant qu'il est frais. Qui avait ponctué la décision idiote de ne pas rationner la nourriture en début de traversée.

En l'occurrence, cela n'avait pas été une bonne idée de la ressortir, celle-là ! Excédé, Mafumba fut en trois pas sur Derdebeen. « Tu vas la fe'mer ta gwande gueule, avec tes citations idiotes, tu nous po'tes la poisse, à la fin ! », hurla-t-il. Sans se démonter, le vieux retira la main qui le serrait au collet à l'aide de sa canne. Mafumba le laissa faire, déjà revenu à lui. Il s'était enfin tu. Puis ils changèrent d'avis : Derdebeen se mit à parler, et Mafumba ne le laissa pas faire.

Si tacuisses philosophus mansisses. Si tu t'étais tu, tu serais resté philosophe ! Et, s'étant saisi d'un morceau de bois, Mafumba frappe le vieux à la tempe. Au bruit de la dispute, trois hommes arrivent près de Mafumba. Ils voient le vieux par terre, inanimé. Mafumba a cogné trop fort. Derdebeen

ne bouge plus : de son crâne fendu s'échappe un sang vermeil. Un dernier soubresaut, une ultime secousse. C'est fini.

(Voici l'histoire d'un homme que l'on dévora en le faisant rôtir avec sa propre jambe de bois.)

Chacun sait ce qu'il a à faire. On commence par les muscles longs, des bras ou des jambes. Il faut couper en lanières, pour qu'on ne reconnaisse pas la viande (sinon la plupart des hommes seront malades). Puis faire rôtir à la flamme. Le reste, on le fait bouillir longtemps, à l'anglaise. La soupe ne fait pas trois jours. Les marins vomissent, le mousse pleure.

Après, sur le bateau, les mines sont renfrognées. Chacun dans son coin attend son tour, suspecte son voisin. Une dispute éclate entre John et Jacques. Jacques a raison mais John a le couteau. Jacques s'écroule. Trois jours se passent avec Jacques. En butant John, on vengerait Jacques.

Pas de vent, fatalement toujours pas de terre en vue, indubitablement pas une voile. L'avantage de la galère, c'est la rame, la simple rame, qui résout ce genre de drame et remplace le vent arrière. Mais l'océan n'est pas la vieille Loire ni leur navire, un canoé. *Propter solvit remus indigentiam venti*, aurait soupiré l'indigeste Derdebeen.

Chapitre VI : Les dangers de la baignade

Un franc soleil, presque encore à la verticale, fracassait les toitures de la ferme. Les murs, crépis de blanc et ocre, réverbéraient dans la cour un air chaud, poisseux, pesant comme un licol.

Le vent d'Afrique s'était d'abord insinué, depuis le littoral, dans toutes les échancrures du massif alpin. Comme saules et trembles tintinnabulaient joliment sous ce courant printanier, on y avait à peine prêté attention. Puis cet assaut anodin, plaisant – bien confortable au fond, à la période où les premiers froids engrinchaient d'ordinaire les frileux vieillards – cet assaut anodin s'était transformé en une vague brûlante, qui subjuguait tout sur son passage et colorait de rose le sommet des glaciers.

Esseiròc ! Nom maudit des paysans ! Nom de chaos et de poussière ! Nom qui heurte ! Nom qui buque, qui claque et qui choque, nom de criquet et de canicule ! Nom qui toque sur la nuque et l'attaque ! Esseiròc, nom de malédiction ! Esseiròc, enròleur de malheurs !

Je suis l'Esseiròc, disait le vent. Je vous apporte mes tourments, je vous promets d'être épuisés, harassés, lessivés. Je vous promets, la nuit venue, un long baiser de fièvre, un baiser sans répit vous laissant sans repos. Je vous promets l'étouffement, le halètement, l'eau rare, le chapeau permanent, les amants décollés. Je vous promets le désir de la neige et l'attente de l'orage. Je vous promets le frelon furieux et la crainte de vos pieds nus sur le caillou brûlant. Je suis l'Esseiròc, disait le vent, l'haleine du diable, le souffle du désert, le pet du Sahara, je suis l'Esseiròc et vous allez crever !



Ils étaient arrivés par petits groupes de trois ou quatre personnes. Bientôt, ils furent une quarantaine à s'assembler. Les habitués, travailleurs historiques, avaient pris leurs quartiers à l'écart. Ils avaient fait un signe au contremaître lorsqu'il était arrivé dans la cour et, n'ayant pas à se présenter au recrutement, ils se tenaient dans l'encoignure la plus éloignée, dans une tache d'ombre noire et nette. Les autres, alignés le long du mur brûlant, se

desséchaient sans moufter, comme s'ils voulaient prouver, par leur résignation silencieuse, qu'ils seraient précisément ce qu'on attendait d'eux : une main d'œuvre courageuse et endurente, presque servile et sans initiative.

Ils entraient chacun son tour dans la grange où les attendaient le chef d'équipe. Celui-ci, ancien sergent de la ligne, était un colosse français à la voix rauque et au ton rogue, qui dévisageait l'impétrant comme l'on fait d'un bétail, scrutant le défaut dans la cuisse, la mollesse dans l'épaule, l'irrévérence dans le regard. Son " viens-tu d'où ? " claquait comme une injonction. Premier des écueils, suivi de " t'appelles-tu donc comment ? ", "l'as-tu déjà fait ? " et " c'est huit sols la journée, du lever au coucher, avec le gîte et la pitance ", duquel il convient de pas s'étonner. Car tout est à prendre ou à laisser : il y a du monde dehors, qui attend, on n'a pas besoin de toi. " Signe ici, tu peux faire une croix... Passe dehors, au suivant ! "

Alors le type sort. Il remet son chapeau en place. Il titube un peu en retrouvant la fournaise. Il fait quelques pas, où aller ? D'un côté ceux qui attendent – dont il n'est plus – et de l'autre les anciens, qui ne l'accepteraient pas. Car il n'y a pire hiérarchie que celle qui s'instaure dans le petit peuple des misérables, pire méfiance de l'autre, pire déni de la fraternité. Pour cela, il y en aura aussi, pour sûr, mais il faudra attendre les premières journées. Il faudra avoir fait ses preuves, avoir adopté les bons gestes, avoir secouru l'ancien. Dans l'intervalle, sache que tu n'es pas le bienvenu : sans toi, la paye eût été meilleure, le travail moins heurté, la confiance plus assurée. Tu es journalier, manouvrier, mannequin sans histoire ; tu es une portion de glèbe, tu es seul, tu es un étranger, tu es la concurrence, l'affidé du patron, l'asservi volontaire qui nous empêche de carotter ; personne d'entre nous ne t'a demandé de venir nous disputer le pain noir et le travail de misère !



Tu te fais tout petit, presque invisible, tu ne parles pas de toi, tu n'as pas de passé et ton seul avenir se borne au présent, à cette pomme qu'on cueille et qu'on met dans le panier.

Tu fais le dernier pas jusqu'au bord du verger, où attendent les ânes, une patte relevée, les oreilles frémissantes, qui pissent en un jet dru. Chacun a sa besogne. Tu es à la navette, au transport, un de ceux qui bougent et qui dérangent, un pré-baudet en somme. Maladroit désigné, tu portes sur le dos un pesant panier d'osier dont les torsades t'impriment les épaules et qui vient te battre la croupe. Tu roules de gauche à droite, tu creuses le dos, tu pousses sur les bras. C'est toujours à cet instant que la barbe te démange. Tu abandonnes ton fardeau. Tu souris aux enfants chargés des pommes gâtées, qui grouillent sur le sol comme des magots affairés. Tu souris aux femmes fortes : elles sont malgré tout belles, avec leurs nuques et leurs chignons emprisonnés par un bonnet, leurs perles de sueur, leurs corsages fripés et leurs odeurs musquées. Oh, tu aimes aussi les rousses, moins celles qui exhibent des chevelures éclatantes (trop rousses, celles-là, inquiétantes et vénéneuses, te rappellent tes anciens dépits), davantage les opulentes à peau de lait, le reflet discret, un peu de rouge dans le brun de leurs cheveux, comme était Flora, la femme du *burgmeester*... À les voir se cambrer, il te vient des désirs et des pensées faciles, il y a des taches de roussueur sur leurs nichons...

Vidé, tu reprends ton panier. Tu repars. Tu souris aux cueilleurs. Personne ne croise ton regard : tu voudrais qu'on te parle. Tu t'arrêtes à destination. Tu lèves la tête. Tu allonges encore un peu plus le cou quand s'alourdit ton fardeau. Tu peux encore rêver. Mais tu es tout à coup emporté vers l'arrière, brinquebalé de gauche à droite. On te dépose tout profané un instant plus tard, peut-être à deux pouces de l'endroit où tu te trouvais. Tu entends la voix du contremaître. Ce connard te poursuit. Tu es fort, certes, puisque tu portes, mais tu es faible puisque quelqu'un peu t'empoigner sans prévenir, te faire valdinguer à sa guise et hurler qu'on t'a dit de ne pas bouger.



Tu dînes au milieu des hercules, et comme un animal. Bâfre, entonne, mâchouille, passe le doigt dans l'écuelle, liche la bolée. N'aie pas honte de l'eau qui te ruisselle au menton, de ce revers de manche essuyant les commissures. Rote et crache, tu es un portefaix, un travailleur de force,

deux mains crispées sur les arceaux. Tu as surtout mal aux épaules et aux mains, le dos cela va encore. Tu regardes dans tes paumes et, au-dessus du M fait par la plissure principale, tu vois naître les callosités – ce ne sont d’abord que quatre boules translucides, que tu perces entre deux canines et dont il sort un liquide de brûlure écorchée, entre eau salée et sang ; comme cela pique, tu déchires un lambeau de charpie au pan de ta chemise, dont tu t’entoures les mains ; tu croises le regard de l’autre nouveau, qui va t’imiter.

Hurllement. Ordinaire. C’est peut-être le seul moment, avec cette chaleur, où tu aurais fermé l’œil. Il faut y retourner. Tu ôtes ton mouchoir de la figure. Tu t’ébroues comme un fainéant pris en faute. Toujours ce con qui gueule. Toute ta vie, tu te méfieras des contremaîtres : ceux-là sont souvent pires que les patrons.

Tu ne réfléchis pas, cela vaut mieux. Les nichons : au bout de la course, les nichons. Tu creuses un sillon plein d’étoiles : toute cette clarté te fait mal aux yeux.



À la fin de la journée, tu lèves un œil hagard vers ton horizon. Derrière les sillons et les céréales, au-delà des vergers, en dessous de l’oblique verte du maquis et de la dent du pic de Bure, posé sur son socle de pierres taillées, le château de Montmaur est tapi, manoir blanc coiffé de rouge, enserré par ses deux tours, l’une est une poivrière qui pointe ses ardoises, l’autre n’a pas de toit ; cela fait chapeau gris, ocre trapèze, casquette rose – un assemblage étrange. On ne va pas plus près.

Et c’est plus fort que toi, tu poses des questions. Mais l’occitan que tu convoques d’une langue hésitante, mâché de patois marseillais et de réminiscences vivaraises, n’est pas celui du Buëch, et ton français t’oblitére de ceux du cru : on te regarde d’un œil arrondi. Ce n’est pas malin ! Comme si l’on posait des questions quand on n’a rien à dire. On ne te paye pas pour ça... D’ailleurs, il est l’heure de rentrer. On se remet en route, en troupe. Votre petite bande soulève un nuage de poussière ; à ta gauche, la vallée

pousse ses cailloux polis là où les crues les déposent, comme si les remparts du bourg prémunissaient ses habitants des caprices glaciaires.

C'est peut-être le pire moment de solitude de la journée, ce retour au bourg, cette lieue parcourue dans un cortège éparpillé, alors qu'il serait si simple, si attendu que l'on loge au château ou dans une grange à proximité. Mais non, la châtelaine de Montmaur, qu'on ne voit jamais, abrite sa main d'œuvre en un hôtel de Veynes.

Le soir, le contremaître Fonterelle relâche un peu sa surveillance : il a fort à faire celui qui glousse dans les jupons de la cantinière. Faraud, il tortille le bout de sa moustache, il est rasé de frais et habillé de neuf, offrant sans vergogne le spectacle de sa bêtise et de sa supériorité. Il passe entre les tables, soupèse les quignons comme s'il s'assurait de la juste répartition des portions, juge les lentilles et les fèves, fait tourner les échalotes, propose un cruchon, hèle la cantinière. Elle vient et il lui met la main aux fesses. Elle se dérobe mais la main la suit, ragaillardie par la tentative de fuite. "Viens ici, ma mignonne, et sers-nous à boire".

Mâchoires serrées, Norbert voit déambuler l'abruti. Il a tout enduré depuis dix jours. Il est à bout de force. Son plan était foireux : c'est à peine s'il a aperçu une ombre en robe sur la terrasse du château. Ce n'est pas comme cela qu'il retrouvera son fils. Il sent confusément que Fonterelle a décelé chez lui quelque chose d'inhabituel. Il a croisé des regards, surpris des réflexions, suscité des silences... il est partout intrus et singulier ; nulle part, il est d'ici. Sa seule patrie, en fait, c'est son fils volé, qu'il veut regagner, comme après l'exil survient la reconquête victorieuse dont l'évidence fait vivre et supporter l'attente. C'est l'espérance folle qui nous console. L'espoir fait vivre, en termes plus simples ; il pense à ces proverbes et à ces dictons qu'il serinait à son fils, variant les synonymes pour enrichir son vocabulaire. Antoine ! Antoon ! En échange, il se faisait répéter les expressions enfantines du patois de Nieuport. L'autre jour, il s'est surpris à chantonner en flamand sur trois petites notes de musique. Cela ne l'aide pas à s'intégrer. Sa barbe de trois semaines ne suffit pas à un déguisement : il lui reste trop d'allure, trop de dents, trop de fierté dans le regard.



De près comme de loin, Fonterelle l'épie. Un matin comme un autre, Norbert se lève aux aurores. Il fait déjà trop chaud. Il quitte le bourg, va à la rivière, ôte ses vêtements. Il a les épaules larges et le torse velu, les muscles roulent sous la peau. Accroupi sur la grève, il déplie le chiffon dans lequel il a placé le petit carré de savon qui est son trésor. Éclatant de vigueur, il s'avance dans le courant ralenti. Il prend l'eau dans la paume et la ramène au torse. L'eau s'écoule, c'est comme une vague de fraîcheur qui l'envahit, qui dissipe la poisse. Norbert se frotte le ventre avec la briquette et une touffe d'herbes sèches. Son moment de détente, d'espoir et de réflexion, il pense bien sûr à son Antoine.

C'est à ce moment que Norbert aperçoit Fonterelle. Le porc est sorti d'un buisson. Il farfouille dans ses affaires. Il s'empare de sa veste. Il en tâte les ourlets. Il déchire un point lâche. Il sort une pièce d'or. Il en sort une deuxième. Norbert a lâché son savon. Norbert court dans la rivière en relevant les genoux. Il est sur Fonterelle en quelques secondes. "Enculé de salaud ! Lâche ça tout de suite, sale enculé !".

Fonterelle ne dit rien : cela va trop vite. Il a à peine le temps de sourire triomphalement qu'il aperçoit un homme d'ordinaire paisible finir de se ruer sur lui, l'empoigner par le col. Il est soulevé de terre, l'enculé de salaud, il vole presque. Lorsqu'il retombe au sol, il sent deux mains puissantes enserrer son cou. Il relève la tête, il est repoussé sur le caillou, tente un mouvement des jambes, en vain, sa vue se brouille, enculé, enculé, en-cu-lé, les trois syllabes ponctuent distinctement le choc répété de son occiput sur le rond caillou. Ce n'est plus un homme, c'est la haine qui parle. En-cu-lé.

Tout est fini. Norbert effaré ramasse ses affaires. Pris de panique, il dissimule le corps dans un buisson. Enfin, est-ce lui ? Son esprit est ailleurs. Parfois, je est un autre.

Norbert le sait comme l'animal pourchassé le devine bien avant la poursuite : il faut fuir au plus vite. S'éloigner d'Antoine.

Chapitre VII : Devenir scandaleusement riche

Depuis sa fuite précipitée de Veynes, Norbert n'avait pas perdu une minute. Il avait atteint Gap au bout de sa première journée de marche. Il s'y était lavé, rasé et habillé de neuf. De là, par la diligence, il avait suivi le cours de la Durance jusque Sisteron puis avait obliqué sur Aix, avant d'atteindre Marseille, au bout de la semaine ; à nul moment, on ne lui avait posé de question ; aucun incident n'avait émaillé sa route.

“D'où je viens ? Euh... C'est à la fois très simple et très compliqué...”, essaya Norbert. Apparemment, c'était déjà une explication amplement suffisante. Il se dispensa de la fable qu'il avait inventée. Englué dans les embrassades mêlées de condoléances, il avait pris la direction du domicile parental, rue du Baignoir, emporté par une foule qui poussait des hauts cris, comme pour saluer le retour d'un fils prodigue.

“Ô bonne mère”, fit l'intendant lorsqu'il ouvrit le guichet qui s'encadrait dans la lourde porte cochère.

– Justin ? fit-il, je suis bien aise de te revoir. C'est moi, Norbert...

– Entrez, maître, répondit Justin, un tremblement dans la voix. Je vais appeler Mathurine et lui commander le repas. Nous ne sommes plus que deux ici, depuis...”



Norbert n'avait pas laissé que des bons souvenirs à la domesticité, à qui il avait souvent fait payer son malheur. Apeurés, Mathurine et Justin lui servirent le repas, qu'il prit en silence après avoir congédié la foule enthousiaste des commères et des curieux. “Madame est morte durant la grande épidémie. Monsieur a survécu mais il est parti il y a maintenant deux ans. C'est Monsieur de Cayolle qui gère les affaires. Nous sommes restés pour entretenir la maison, en attendant votre retour...” avait dit Mathurine. “Ou la liquidation de mes biens” avait pour sa part pensé Norbert.

“Bien, eh bien j'imagine que la première chose à faire, c'est d'aller voir Monsieur de Cayolle. Votre pistou est excellent, Mathurine, comme

toujours,” conclut Norbert. Sur ces mots, il avait dénoué sa serviette et avait quitté la table. Il voulait régler ses affaires au plus vite.

– Mathurine, vous irez aux commissions. Je souhaite que nous dînions avec des fruits de mer, servis avec un peu de vin. Pourriez-vous vous en occuper, Justin?

– Oui monsieur, quel vin monsieur souhaite-t-il ?

– Du blanc, pour le reste, je te laisse choisir. Prends ton préféré, Justin, et ne lésine pas. Ce soir, nous dînerons ensemble.



Monsieur de Cayolle faisait les cent pas dans son étude. Un assistant encombré entra sans frapper, poussant la lourde porte d'une épaule raide. D'un geste qui tenait plus de l'invitation que de l'ordre, le vieil avoué lui indiqua de déposer le paquet de liasses qu'il apportait sur une table en chêne à côté de son pupitre. “Et vous n'oubliez pas les chemises relatives aux biens propres de Monsieur Lachassaigne, mais celles-là, vous les déposerez ici. Dites-le à vos collègues, je vous prie...”.

Le clerc sorti, l'affable et policé monsieur de Cayolle reprit son tri à haute voix, comme s'il faisait le point des affaires en cours. Puis, s'arrêtant tout à coup, la voix chevrotante, il laissa paraître son trouble. “Ah monsieur, ah monsieur... si monsieur votre père était encore en vie... Ses dernières années furent tristes, vous savez. Il avait perdu le goût et ne s'intéressait plus à rien. La mort de votre mère en fut cause, et votre disparition aussi sans doute. Le pauvre homme, vraiment, le pauvre homme...”.

Le notaire Lachassaigne et l'avoué de Cayolle avaient été connus de tout Marseille pour être les meilleurs amis du monde : il ne se passait jamais trois jours sans qu'ils ne se vissent. Ils avaient notamment pour habitude de s'enfermer dans le petit bureau du notaire. Là, loin des occupations feutrées de l'étude, ils s'entretenaient longuement des affaires en cours, l'un conseillant l'autre et l'autre rendant la pareille. Leurs conciliabules professionnels achevés, les deux hommes passaient dans l'atrium. Attablés près de la fontaine qui faisait la fierté du notaire Lachassaigne, ils y

dégustaient les meilleurs crus, qu'ils agrémentaient de friandises à la fleur d'oranger, parlant de tout et de rien ; lorsque Norbert passait, Cayolle lui fourrait un bonbon dans la main. L'enfant sombre et discret empochait sans mot dire, rasant les murs, évitant de croiser le regard du père, qui y lisait la haine et ne s'y trompait pas. "Ah, ce furent de belles et bonnes années... Cette maudite épidémie a tout gâché. Et le temps passe, hélas, qui nous voit tous devenir vieux... Mais où en étions-nous ?" dit Cayolle, que l'impassibilité de Norbert finissait par gêner.



Assis face au bureau, Norbert se sentait détaché. Il était négligemment assis sur un fauteuil à l'ancienne, au bois noir et boulu, clouté et tapissé de cuir. Ses doigts couraient sur le rebord du siège, dont il tapotait le vernis pour passer sa nervosité. Il admirait l'intérieur de l'étude, dont le mobilier et les peintures hésitaient entre le style Renaissance et le goût du moment ; du goût, Cayolle en avait et cette constatation le rendait sympathique à Norbert. Il aurait bien aimé qu'il lui fit faire le tour de ses trésors, plutôt que le tympaniser avec ses chiffres ou ses souvenirs. Les années avaient passé ; cependant Norbert n'avait jamais pardonné à celui dont il portait le nom, qu'il tenait responsable de son enlèvement.

Jeune homme, peu de temps avant l'épidémie de peste qui avait ravagé la cité en 1720, il avait quitté le domicile, non sans l'avoir averti qu'il entrait au service du notaire concurrent, Maître Barthélémi Figaret, pour la simple satisfaction de le voir blêmir. C'était la dernière fois qu'il avait vu le père vivant et il ne lui avait jamais manqué ; aussi les souvenirs émus de Monsieur de Cayolle le laissaient froid, sauf qu'il ne pouvait s'empêcher d'être vaguement ému par le chagrin que Cayolle manifestait, car l'amitié qui l'avait lié au père lui rappelait ce qui l'avait lié à Cronfestu.



Le gros avoué rajusta ses bésicles.

– Il va falloir un peu de temps pour régler la succession, mon cher, mais vous héritez de tout. Nous ferons au plus simple, votre identité n'étant pas à

prouver, disons donc qu'il me faudra la grosse quinzaine avant les actes... Vous êtes à la tête d'une coquette fortune, mon cher. Monsieur votre père était un homme avisé, et Madame Lachassaigne avait également du bien...

– Si je comprends bien, elle est décédée du fait de l'épidémie ?

– C'est bien cela, oui. Elle fut parmi les premières victimes... Elle est partie en quelques heures. C'est à peine si on eut le temps de lui administrer l'extrême-onction... Enfin, tous n'eurent pas cette chance par la suite... Un moment, on ne ramassait même plus les morts, vous savez...

– Je sais... dit Norbert.

Et, tout à coup, alors qu'il était resté presque silencieux depuis le début de l'entretien, Norbert lâcha la bonde à ses souvenirs. Au terme d'un récit décousu, Cayolle fut mis au courant de ce qu'il avait traversé, comment il avait lui-même été touché par l'épidémie, comment il en avait guéri miraculeusement, comment il avait été recruté dans les rangs des corbeaux, nom que l'on donnait aux malheureux forcés de brûler les corps abandonnés... Mais il tut sa fuite, ses projets flibustiers avec Bertrand, sa vie de médecin à Nieuport, Cronfestu, Antoine... Tout cela ne concernait pas l'avoué. "Et puis, je suis parti aux Indes néerlandaises, où je restai neuf années, où je fis brièvement fortune et presque aussi vite banqueroute", dit-il, pour éviter toute question.

– Vous savez, hasarda Cayolle, votre mère... son dernier mot fut votre prénom... Et je sais que votre père... Enfin, je ne sais pas si ce sont mes affaires mais...

Le regard de Norbert ne l'incita pas à poursuivre. L'avoué reprit sa liste sans plus lever la tête.

– Un moulin sur la Durance, à Manosque, plus quatre jugères de bonne terre et une vigne d'une superficie de deux arpents royaux... Ah, encore un moulin, près de Baumugnes, celui-là, d'un rapport moindre, sur le cours du Grand Buëch, qui rend cinquante livres par an...

– Comment avez-vous dit ?

– Baumugnes, cela se trouve entre Saint-Julien et Veynes, dans le haut pays de Die... Je n'y suis jamais allé. Monsieur votre père non plus d'ailleurs, ce sont des biens qu'il achetait sans les voir, pour les rapports qu'il y faisait.

Dans la même région, il a acquis un mas assez grand, dont le nom m'échappe... Ah, voilà le document ! Le mas Rebuffat. (Cayolle prononçait à la provençale, *Rébuffate*.) Oui, il avait la fièvre de la terre et des investissements ; enfin, sauf à la fin...

– Poursuivez, je vous prie...

– Alors à Aix, un hôtel rue des Muletiers, d'un rapport de cent livres l'an... Ah, à Gap cette fois-ci, un mandement et ses dépendances, d'un cens de mille livres...



L'avoué poursuivait sa litanie. Il y avait quelque chose d'étourdissant dans cette liste de seigneuries, de domaines, de biens, de terres, de prairies, de bois, de moulins, d'établissements divers. Norbert ne savait pas exactement de quoi il était riche ; plus précisément, tous les biens dont il apprenait l'existence lui apparaissaient comme des choses surnaturelles, vides d'habitants, sans lieu et sans histoire : des abstractions chiffrées. Mais l'évocation du mas Rebuffat – il n'avait pas cillé, retenant l'aveu qu'il avait failli lâcher, "celui-là, je le connais" – l'assit dans la conviction qu'il était dorénavant le dieu invisible de paysans accablés par le destin, affermé de génération en génération. Oui, c'était ça : quelque part, des hommes et des femmes étaient suspendus à son bon vouloir. Un seul de ses caprices pouvait bouleverser ou ruiner leurs vies. Ce pouvoir, qui ne reposait que sur le destin et nul mérite, asséchait son cœur, l'éloignait de sa propre origine, lui, le fils de paysan volé à ses parents...

– Et donc, cela vous fait un revenu annuel de l'ordre de 3000 louis, ce qui équivaut à 9000 livres... De quoi mener grand train sans entamer vos possessions, et même, en acquérir d'autres... reprit l'avoué, d'un ton rêveur.

– Je vous remercie, maître. Cependant je crains de n'être pas à la hauteur. Je suis un piètre investisseur, à la vérité, comme mes vicissitudes me l'ont prouvé, et je ne comprends goutte aux montages de feu mon père, puis-je donc vous charger de continuer à vous en occuper, comme vous l'avez si bien fait jusqu'à ce jour ?

Monsieur de Cayolle regarda Norbert avec un petit sourire où le soulagement

colorait l'acquiescement. Les affaires qu'il gérait pour ce dernier représentaient peut-être la moitié de son chiffre d'affaires, et il avait craint, voyant revenir le jeune homme de nulle part, de les perdre.

– Bien volontiers, votre confiance m'honore... toutefois, je me dois de vous dire que je m'égare un peu dans les jeux de la finance actuelle... Comprenez-vous, je n'estime rien de plus qu'un profit honnête et raisonnable, basé sur le foncier...

– Ce sera très bien, je n'en doute point, Monsieur de Cayolle. Faites comme toujours...

– En bon père de famille, comme on dit...

– C'est bien cela. Mais enfin, gardez toujours à l'esprit, à propos de père de famille, que mes créanciers ont aussi des bouches à nourrir. J'entends que les gens sous ma férule soient satisfaits de mon administration.

Sur ces mots, Norbert Lachassaigne avait pris congé.



Les choses n'auraient pas pu mieux se passer... Rendu à l'activité trépidante des rues phocéennes, Norbert se glissa dans la foule anonyme. Il semblait enfin à notre héros que l'horizon s'éclaircissait. La colossale fortune dont il allait hériter ferait de lui un homme puissant, ce qui lui conférerait des moyens supplémentaires pour récupérer son fils. En quelques minutes, il échafauda un plan, dont l'entame consistait d'abord en un voyage à Toulon. Là, ce serait le diable s'il ne trouvait dans la chiourme quelques hommes de main disposés, contre pièces sonnantes et trébuchantes, à l'aider...

Tout à coup, des cris vinrent le distraire de ses pensées.

Une diligence conduite par deux chevaux avait renversé un pauvre homme, qui gisait maintenant inanimé sur la chaussée. Un attroupement s'était immédiatement formé autour du malheureux. "Il n'a rien vu venir, disait quelqu'un, et le véhicule l'a percuté. Le pauvre est passé en dessous." Sans dire un mot, Norbert, ressuscitant in petto Lazare le médecin, fendit le cercle formé par les curieux et s'agenouilla auprès de l'accidenté, un homme d'une cinquantaine d'années, un paysan probablement qui allait au marché,

comme en témoignait la besace pleine de petits oiseaux et d'herbes aromatiques qui baillait sur le sol.

Il n'y avait plus rien à faire sinon gémir et maudire, l'homme ayant déjà cessé de vivre. Norbert reposa la tête de la victime sur le pavé. Il se releva comme dans un brouillard, incapable de répondre aux questions qu'on lui posait autrement que par "il est mort, il est mort, je dois prendre congé". C'était une formulation étonnante, on en convient, que la populace ne releva pas, occupée qu'elle était à expliquer ce coup du sort comme la conséquence attendue de l'impéritie des pouvoirs publics. Pour Norbert, cette mort accidentelle revêtait une signification angoissante, comme si le destin, une fois de plus, lui faisait un signe. Cet homme venait de connaître la même fin tragique que celle du père, dont il venait d'apprendre qu'il avait lui aussi été renversé par un attelage. Un moment, il lui sembla entendre la voix de son ami Cronfestu, laquelle psalmodiait : "Des signes, il n'y a que des signes, et nous ne les voyons pas". Puis il se ressaisit. "Allons, cela suffit, il y a dans cette ville chaque année vingt malheureux qui perdent la vie de la sorte, il faut cesser de voir des signes partout. Je vais finir par devenir superstitieux. Ce n'est pas ça qui me rendra mon fils."

Chapitre VIII : les petits papillons de La Pogne

O r donc, tandis que notre héros, plus résolu que jamais à récupérer son fils, prenait la route vers Toulon, afin d’y débaucher quelques larrons rescapés de la chiourme, un homme se faisait annoncer chez la châtelaine de Montmaur – détail d’importance : il avait la tête entourée d’un énorme bandage, ce qui lui donnait la silhouette d’un ballon posé sur un valet de nuit.

La belle Christine de Jussieu-Fronsac était d’excellente humeur et sourit à cette vision incongrue. Elle venait à peine de prendre sa collation et se trouvait encore dans la grande salle à manger, vaste pièce aux boiseries peintes dont le mur du fond était à moitié mangé par une immense cheminée (on eût pu y rôtir un bœuf entier, ce qui permettait, l’hiver venu, de s’y blottir auprès du feu).

Madame la Marquise avait passé joyeusement l’après-midi avec Antoine. Tout allait très bien. Elle trouvait que ce début d’automne était formidable. Délicate et parfumée, elle rayonnait dans sa belle robe de taffetas émeraude. Depuis quelques semaines, les relations avec l’enfant s’étaient d’abord brusquement apaisées, avant de connaître une amélioration que la ravisseuse n’espérait plus.

Antoine acceptait maintenant de jouer avec elle ; les deux passaient des heures à la marelle, au moulin, à colin-maillard. “Les assauts de ce petit m’épuisent plus que quinze abordages”, avait-elle dit à La Pogne, le premier soir qu’il eût réclamé un baiser pour la nuit. Rieuse, elle avait poursuivi : “Sans doute, avais-tu raison, mon fidèle entre les fidèles, c’était une bonne idée de renoncer à l’appeler Henri. Et la fable que je lui ai bonnie sur l’arrivée prochaine de son père a achevé de le rassurer. En fait, c’est aussi simple que cela : les enfants sont comme les hommes, il suffit de leur mentir pour en obtenir ce qu’on veut, mais quand on tente une approche frontale, on déclenche souvent une catastrophe, n’est-ce-pas ?”.

Opportunément distrait par le piaulement d'un hibou petit-duc, La Pogne n'avait pas répondu (il avait de plus pour coutume de laisser le dernier mot à sa maîtresse, comme le grand enfant qu'il était resté). Depuis leur retour, il avait repris le cours normal de ses activités et, s'étant toujours passionné pour la croissance des légumes et le chant des oiseaux, il tolérait assez difficilement les cavalcades du jeune Antoine, qui s'était également pris d'affection pour lui. Il regrettait le temps béni où le gamin gardait obstinément la chambre, refusant d'en sortir et mordant qui l'approchait.



– Mais que vous est-il arrivé, mon cher Fonterelle, vous avez le crâne qui enfle ? Un cerveau vous pousse ? Athéna s'annonce ?

– On a tenté de m'occire, Madame, et j'ai cru bon de vous en dire deux mots.

– Allons, allons, vous assassiner... Vous y allez fort ! Une caresse trop appuyée suivie d'un retour de marmite ? Un journalier fâché des quelques sous que vous lui avez retranchés pour une vétille ? M'expliquez-vous ?

– Une tentative d'assassinat, Madame la châtelaine, sur votre serviteur. On m'a laissé pour mort sur les bords du Buëch, et c'est un miracle que je sois là pour vous en parler.

– Ah, certes, les miracles comptent pour beaucoup dans notre destinée. Quand on pense à la manière dont nous sommes conçus, il y a de quoi s'en convaincre. Vous-même, vos parents... Et combien en avez-vous fait, de miracles, en troussant la gueuse ?

Fonterelle n'était pas d'humeur à souffrir ce genre de moqueries, mais venant de sa patronne, il se contenta de réagir d'un "si je ne suis pas à propos, je peux me retirer..."

– Certainement pas, je plaisantais, voilà tout, dit la Marquise. Je vous en prie, racontez.

– Comme je me tue à vous le dire ! On a tenté de m'occire, Madame, un homme que j'avais démasqué ! Un malandrin qui s'intéressait de très près à votre propriété. Ce misérable s'était fait embaucher comme saisonnier mais

j'avais repéré son manège... Et tandis qu'il se lavait à la rivière, je me suis approché : il y avait au bas mot vingt pièces d'or cachées dans ses vêtements. Ah, c'est que j'ai du flair, savez-vous : déjà au régiment, c'est moi qui traquais les espions. Durant le siège de Fribourg, j'ai eu l'honneur de dénoncer trois malandrins vendus aux Impériaux. Ils furent fusillés, et c'est sans doute grâce à cela que...

– Au fait, Fonterelle, au fait !

– Un enragé, madame, fort comme un Turc, velu comme un ours, méchant comme une teigne. Ce maraud s'est rué sur moi ! Ah, je le savais, avec ses manières, son air de ne pas y toucher. Un espion, j'en suis sûr, c'était un espion !

– Mon cher Fonterelle, reprenez du début, je vous prie, j'ai du mal à vous suivre. Mais avant, je vais faire mander La Pogne, peut-être a-t-il entendu parler de votre mystérieux agresseur...

– Un assassin, madame, on a tenté de me trucider ! Je suis resté dix jours alité, confus, incapable de dire deux mots. On m'a tenu pour mort, le crâne fracassé. Ah, pourtant, j'en ai vu des batailles...

Madame la Marquise ouvrit la fenêtre qui donnait sur les plates-bandes du château. Sabots aux pieds et chapeau de paille, La Pogne y était occupé à tailler des petits fruitiers. “La Pogne, venez-y voir, on me parle d'un meurtre commis sur Fonterelle !”



– Fils de putain ! Laquais merdeux ! Brouteur de pet ! Papelard boursoufflé ! Cul de haridelle, étron fétide, abcès purulent, retourne dans le vagin de ta salope de mère, je vais te crever les yeux et te les faire bouffer avec ton bren ! Le foutriquet qui t'a servi de père t'a fini à l'urine ! Ah, crapule, j'aurais dû me méfier. Maroufle, paltoquet, goulafre ! La trahison ! Ah le misérable, le gueux, le bougre, le restant de galère ! Espèce de vieux manche à gigot, je vais t'y faire aller, moi, aux galères, mais d'abord je vais pisser sur ton cadavre, en espérant te dissoudre... Je vais te vendre aux Maures, et comme

je t'aurais coupé les couilles avant de ce faire, tu seras l'eunuque au sérail...
Macaque, macrocéphale, rocambole !

– Mais...

– La ferme ! Sacripant, renégat, emplâtre, patagon, physiocrate, anacoluthes, cataplasme, vampire, satrape, dindon stupide, la ferme ! tu n'as pas droit à la parole. Je ne veux plus jamais entendre un seul croassement de ta voix, infâme crapaud. Ah, tu ne vaux pas plus qu'un de ces chiens dégénérés qu'on voyait à la cour d'Espagne, au milieu des nains, des bossus et des avortons ! C'était lui. Lui ! Et tu l'as laissé vivre ! Ah, faquin, maraud, vil putois, traître !

– Il m'avait sauvé la vie !

– Silence, j'ai dit silence ! Et Triviers, qu'est-il advenu de lui ?

– ...

– Réponds, faquin !

– Mais vous venez de me dire de me taire...

Excédée, Ninon sortit un petit poignard qui ne la quittait jamais. Souple comme une panthère, elle se jeta sur La Pogne. D'un coup de patte, le géant eût pu l'envoyer bouler de l'autre côté de la pièce, mais il était tétanisé, et la panthère était vive. Il sentit bientôt la pointe de la lame appuyer son sur abdomen. "Triviers, tu en as fait quoi ? Réponds ou je t'étripe !"

– Gros dépendeur d'andouilles ! Suppôt de Satan ! Enseigne de cimetière ! Et tu m'as menti doublement. Cela signifie qu'ils ne sont pas loin ! C'était le père, j'en suis sûre, ce petit Norbert du trou de mon cul ! Ah, qu'est-il en train de manigancer ?

La Pogne fondit en larmes.

– Ah boss, tuez-moi si je le mérite, mais par pitié, arrêtez ! Je n'ai pas pu. Je ne sais pas ce qui s'est passé. C'est peut-être cause aux ailes des papillons...

– Des papillons ? Des papillons à présent, mais qu'est-ce donc que cette fable ?

– C'est que c'est tellement beau. Quand on les regarde de près, ils sont encore plus petits et fragiles, les papillons. C'est tellement délicat... Certains ont les antennes striées de noir et de blanc, enfin, les petits azurs...

– Mais je rêve ! Depuis vingt ans, je ne t'ai jamais vu trembler, tu as commis les pires atrocités pour ton plaisir qui était aussi le mien, et tu me parles de papillons. Mais je n'ai que foutre des papillons ! Je vais te les faire avaler, chenille rampante !

– Par pitié, maîtresse, par pitié, cessez de hurler... Je ne dis plus rien... Tranchez-moi la gorge.

– Je crie comme bon me semble. Si ça me chante et autant que j'en éprouve le besoin. Je suis chez moi, je suis le maître, je gueule comme un putois ! Tu m'annonces que tu m'as trahi ? Je ne me calme pas. Je gueule !

– Par pitié, madame, le petit risque de vous entendre !



A ces mots, la colère de Ninon-la-mort disparut d'un coup. Elle qui, quelques secondes auparavant, était l'incarnation de la haine et de la fureur, redevint cette belle jeune femme, courtoise et posée, qui faisait l'admiration des salons de Grenoble, lorsqu'il lui prenait la fantaisie d'y mettre un peu d'ambiance. Elle rajusta sa robe. L'ouragan était passé.

Mais c'était trop tard. Alerté par les hurlements, Antoine avait ouvert les tentures de son alcôve. Discrètement, il avait quitté son grand vaisseau de lit et était descendu par l'escalier sans fenêtre. Comme il prenait appui sur le mur, il avait senti le froid de la pierre au creux de la paume... Il avait tremblé un peu en descendant les marches de pierre, rendues concaves par des siècles de passage. Silencieux, il s'était approché de la porte du petit cabinet de dame Christine. Il avait écouté, il avait entendu.

C'était trop tard : juste après avoir ajusté sa robe, la Marquise de Jussieu-Fronsac, démasquée, entendit un grand cri.

C'était l'enfant : il avait poussé la porte ; il se tenait debout, dans une longue chemise de nuit qui ne laissait voir que ses pieds. Les poings serrés, avec

toute l'énergie dont il était capable, il hurlait. Il hurlait tant que les veines de ses tempes semblaient prêtes à exploser. Il hurlait et tandis qu'il hurlait, il dénoua le poing et tendit un doigt vengeur vers Ninon. Rouge de colère, il reprit sa respiration et se reprit à crier, d'un long cri d'effroi et de douleur.

– Mais attrape-le, bougre d'abruti à la graisse de hérisson, hurla Ninon à La Pogne, tu vois bien qu'il va nous échapper !

Trop tard encore : à peine La Pogne eut-il esquissé un geste qu'Antoine Lachassaigne tourna les talons et disparut en courant dans les sombres couloirs du château.

Chapitre IX : Tout au long de la route de Toulon

L'avoué ne fit pas traîner les choses. Un mois jour pour jour après leur première entrevue, Norbert Lachassaigne entra en possession de tous les avoirs de ses parents. Ceci fait, il annonça à Justin et Mathurine qu'il quitterait Marseille pour se rendre à Toulon et qu'il en profiterait pour examiner ceux de ses biens qui se trouvaient sur son chemin. Il pensait être de retour pour le printemps et chargea ses deux serviteurs de veiller sur ses affaires (ce qui signifiait également faire exécuter les travaux de remise à neuf qu'il avait commandé pour l'hôtel particulier). Puis, il expédia avec rudesse les affaires courantes, embaucha trois gaillards recommandés par son intendant et, à la tête de cette petite troupe, se mit en route pour Toulon.

Il n'avait évidemment soufflé mot à personne de ses projets de recrutement de mercenaires et comptait sur le chemin pour élaborer un prétexte. Malheureusement, malgré d'intenses cogitations, il ne trouva rien de crédible. Au fur et à mesure de sa progression, Norbert prit confusément conscience que son projet toulonnais ne reposait que sur du sable. Débarquer franc battant dans une ville que l'on ne connaissait pas, y engager une bande d'inconnus, remonter jusque Montmaur, en bousculer les défenses, s'emparer d'un enfant, tout ceci sans anicroche et sans éveiller l'attention, revenir à Marseille et y retrouver ses pantoufles, cela relevait du roman d'aventures. Or il en avait soupé des plans sur la comète. Il fallait trouver quelque chose d'autre, prendre le temps de réfléchir à un plan qui tînt la route.



Par chance, ses trois compagnons, loin de ces préoccupations, ne s'intéressaient qu'aux haltes et aux visites de propriété. On comprend qu'ils n'étaient pas pressés non plus : ils formaient une petite troupe de trentenaires, ravis d'avoir quitté temporairement leurs femmes et leurs

appartements pour un voyage sans risque et tous frais payés avec un patron qui n'était pas désagréable et qui jamais ne leur refusait une halte roborative. Les premiers jours, ne sachant pas à qui ils avaient affaire, les trois hommes s'étaient encore un peu tenus ; mais depuis qu'ils s'étaient aperçus qu'ils pouvaient sans risque donner libre cours à leurs penchants pour l'ivrognerie gratuite, ils s'en donnaient à cœur joie.

Les habitudes furent vite prises. On se levait vers les onze heures, onze heures et demie, on déjeunait d'une frugale collation et on se mettait en route pour une destination qui n'excédait pas la demi-lieue. Là, au bout de ce qui n'était somme toute qu'une mise en train, on avait dégrisé et on proposait au patron de partager un cruchon tous ensemble. Avant de se remettre en route, comme de bien entendu.

Norbert déclinait l'invitation aux agapes mais ne s'y opposait pas : il voulait consulter des papiers, il allait sortir, prendre l'air et réfléchir quelques instants. Du coin de l'œil, il voyait les hommes s'attabler, retirer leurs chapeaux, se frotter les mains et héler la serveuse. Et de s'enivrer à la française, avec obstination, lenteur et méthode : bon, un p'tit blanc pour commencer, pour la soif/ amis: il faut faire une pau-au-se, j'aperçois l'ombre d'un bouchon/ finalement on mangerait bien un morceau/ du jambon avec des œufs? du rouge alors/ tenancier, la même chose!/ dites quelqu'un a vu le patron?/ vous n'avez pas quelque chose de fort, une petite prune, ou une eau de vie, c'est pour digérer.../ ah, voilà la petite sœur/ celui-ci, je le jure, c'est le dernier/ ohé portier ma femme est morte, elle ne mettra plus de l'eau dedans mon verre, la guenon, la poison, elle est mo-or-te!/ le patron avec nous, le patron avec nous!



Le quatrième jour, de fait, Norbert s'assit avec eux sur le banc de bois. Cela tombait bien : il en manquait un pour les cartes.

Le cinquième jour, Norbert, encore un peu en retrait, assura le service après-boire. Il mit les trois grands ducs au lit. Le dernier, avant de s'affaler et de

ronfler comme un sagouin, lui dit “ben dis donc, t’es franchement accommodant, toi, comme patron. Tu sais, je crois que je t’aime bien”.

Le sixième jour, Calixte, qui était le cousin de François par la mère et celui de Joseph par le père, osa lui taper dans le dos. Norbert avait acquiescé à la proposition d’une halte dans un bourg cossu où se trouvait une auberge qui sentait à cent pas l’agnelet rôti au thym. Ils s’arrêtèrent donc là, à l’enseigne du Mouton noir, et firent un sort au petit animal, qui finissait de cuire alors qu’ils se mettaient en bouche avec des cailles en crapaudine sautées dans l’huile (d’olive, comme s’il y en avait une autre), où avaient frêmi l’ail, le persil, les câpres et les anchois sans lesquels un Provençal se serait senti malheureux à table.

Le septième jour, ils ne quittèrent pas l’auberge (il est vrai réputée pour offrir le meilleur accueil de la région et pour la variété de ses plats, si d’aventure l’agnelet venait à manquer). Norbert resta assis avec ses hommes tout du long. Finalement, il les trouvait bien sympathiques. Au fur et à mesure que l’ivresse montait, une idée se précisait en lui...



– Je crois que j’ai la solution du problème, fit Calixte, la langue déjà lourde. Silence, j’essplique... Bon, si je résume, le problème, c’est le petitou...

– Et aussi la soif, asséna Joseph.

– Silence! Donc le petitou...

– Antoine...

– Antoine. Donc, ce petitou, le fils de notre patron, le grand – j’ai dit, je dis bien le grand – Norbert, le généreux Norbert. (Norbert opina du chef.) Un homme comme il n’y en a pas mille ! Eh bien cet enfant, ce petitou innocent, il est gardé au château de Montmaur par une méchante femme, qui refuse de le rendre à son père. Messieurs mes cousins, cela n’est pas normal ! Je dis qu’il faut le sauver des griffes de cette mégère ! Oui, compagnons, le sauver ! Et ce n’est pas parce que c’est le fils du patron !

Les trois hommes, pleins comme la mer, ensuqués à ras-bord, hochaient la tête en signe d’approbation. Norbert se sentait libéré d’avoir révélé son

problème à ses hommes ; tout était maintenant limpide. D'un geste, il arrêta Joseph et pria Calixte de continuer.

– Eh bien, c'est simple. Cette femme veut un enfant ? On n'a qu'à lui en fournir un. Il y en a plein les rues, des enfants. Je dis qu'on trouve un marmouset, qu'on le lui amène et qu'on fait l'échange. L'affaire est réglée, le problème est résolu... Qu'en pensez-vous ?

– Idée géniale, dit sobrement François (c'était la seule chose qu'il était capable de faire sobrement).

– Je n'y avais pas pensé, répondit Norbert.

– Tout ça me donne soif, poursuivit Joseph.

Il regardait le fond de son gobelet avec stupéfaction, en le faisant rouler dans sa main.

Le plan d'action fut monté en cinq minutes et adopté sous les acclamations. On trinqua à sa réussite, une fois, deux fois, trois fois – de quoi conjurer le mauvais sort. Un moment Norbert sentit sa vessie pleine à craquer. Il s'excusa et quitta la table. “Je vais avec toi, patron” dit Calixte, en manquant de faire tomber la banquette de bois.

Dehors, les deux hommes s'étonnèrent de l'obscurité. Décidément, le temps passait vite, conclurent-ils en pissant de conserve, à dix pas de la porte. Norbert se sentit vaciller. Comme il était fin beurré, il ne pensa pas à lâcher son sexe et tenta de récupérer son équilibre en sortant la tête des épaules. Il ondulait du cou comme un vautour sur sa branche. Calixte vint le rejoindre dans son oscillation. “Eh ben, maintenant que tout est réglé, il ne nous reste plus qu'à trouver un autre petitou.” Les têtes des deux hommes s'entrechoquèrent dans un hoquet inattendu. L'ayant cédé à la décence, ils revinrent à l'auberge en se frottant chacun la tempe, après la dernière goutte.



Le réveil fut plus compliqué. Norbert se réveilla en sursaut. Il lui fallut quelques minutes pour retisser le fil des événements de la veille. Maudite boisson ! Il faisait le point. Il ne savait plus exactement ce qu'il avait dit à ses

compagnons. Et s'il avait oublié un épisode ? Il tremblait à l'idée qu'il s'était démasqué. Sans y toucher, il passa une bonne partie de la matinée à tendre la perche à ses compagnons, mais aucun d'entre eux ne semblait se souvenir de ce qui avait été adopté la veille.

Au moment de partir, François prit son patron sur le côté. En quelques mots, il lui expliqua qu'il s'était ouvert à l'aubergiste du problème et qu'ils cherchaient un enfant. Par un hasard heureux et extraordinaire, celui-ci lui avait répondu qu'il y avait justement un petit apprenti, un jouvenceau n'atteignant pas la dizaine, qui lui était tombé dessus et dont il ne savait que faire. Moyennant une rétribution correspondant aux frais qu'il avait occasionnés, il le céderait avec plaisir à Norbert, pour l'obliger, qu'on ne se méprenne pas. Soit pour la somme de cent livres.

Comme il disait ces mots, Norbert vit tout à coup apparaître une petite tête. C'était le pitchoun qui leur avait porté les cruchons la veille. L'œil fuyant, les épaules basses et le dos rond, on voyait qu'il était formé à éviter les coups. Il avait dans l'œil cette tristesse résignée propre aux animaux battus. Norbert le contempla quelques secondes. L'adulte et l'enfant se sourirent.

– C'est d'accord, dit Norbert, je t'embarque.

– C'est vrai que je vais avoir une maman ? dit l'enfant, tandis que Norbert finissait de lui passer la main dans les cheveux et qu'il avait fait appuyer la caresse en lui tendant la tête, à la manière des chats.

– Tu t'appelles comment ?

– On m'appelle Jean.

– Eh bien Jean, tu vas avoir une maman. Elle habite dans un grand et beau château. Nous allons t'y conduire. Nous allons partir tout à l'heure sans plus tarder.

– Oh, c'est vrai, alors ?

– Oui, c'est vrai. Tu es d'accord ?

– Oh, vous savez, monsieur Jondrette (c'était le nom de l'aubergiste) a toujours été très gentil avec moi, mais je suis d'accord, évidemment ! Une maman

– Bien, très bien, nous partons alors, tu viens avec nous, donc, et tu peux

m'appeler Norbert si tu veux.

– Oh non seigneur, j'aime mieux monsieur. Ou maître, si vous préférez !

Norbert regarda l'enfant avec amusement et tendresse. Pour tout dire, il n'avait pas l'air malin : c'était même franchement l'inverse. Puis il était malingre, chétif, contrefait. Une pousse de misère et de bêtise, tordue par les coups du sort et la méchanceté des adultes.



Malheureusement pour lui, Norbert était encore sous l'emprise de la boisson. Ce n'est que quelques heures plus tard, dégrisé, qu'il commença de penser qu'il s'était fourré dans une situation inextricable.

Chapitre X : L'installation à Gap

Oh, une auberge, et si on s'y arrêtaït?" proposa Calixte, légèrement en avant de la petite troupe.

Norbert, d'exécrable humeur, ne laissa pas le temps aux deux autres comparses de manifester leur enthousiasme. Il hurla presque à Calixte que cela suffisait et que l'objectif, désormais, était de s'en retourner le plus vite possible à Marseille. Déconfits, les trois hommes détournèrent leurs regards de l'auberge et aiguillonnèrent l'âne. Un peu plus loin, une autre enseigne apparut. Ce furent des exclamations, des regards en coin, des messes basses mais les simagrées furent vaines et Norbert resta inflexible ; idem pour la sieste et la partie de boules, qui s'offrirent à eux une demi-lieue plus loin.

En parlant de boules, Norbert les avait carrément. Il était en pleine déprime. Il avait une gueule de bois carabinée, un enfant inconnu sur les bras et la certitude que son plan ne fonctionnerait pas. Ce n'était pas qu'il faisait partie de ces parents insupportables qui passent leur vie à assommer leur entourage des qualités de leur marmot mais tout de même, force était de constater qu'il y avait un monde de différence entre l'affreux mioche qu'il avait dégotté à l'auberge et son Antoine. Le dernier des aveugles aurait refusé l'échange... Alors Ninon, il ne fallait même pas y penser.

Et avec ça, une épouvantable migraine qui lui venait du ventre. C'était comme une vague bilieuse qui le soulevait brusquement, le laissait en équilibre entre le vomissement et la perte d'équilibre, puis, lorsque son corps épuisé avait enfin repoussé ces deux tentations, s'achevait sur un frisson qui laissait des gouttes de sueur perler à son front et dans sa nuque. Ensuite il lui fallait absolument s'asseoir et se relever était une torture. "On n'a plus vingt ans, heing, lui avait glissé François à la première attaque du sournois malaise, il faut soigner le mal par le mal !". Norbert leva les yeux au ciel. Seigneur, est-ce que la compagnie de pareils pochetrans était comprise dans la rédemption ? D'un geste mou et tremblant, Norbert invita François à lui foutre la paix. Il lui fallait de l'air pour réfléchir et il n'y parvenait pas.



Le soir, les quatre hommes firent halte chez un curé. Norbert se sentait un peu mieux et aspirait à un dîner frugal, quelque chose de vraiment léger. L'homme d'église leur fit servir une assiette de soupe au pistou. Accueillie d'une moue morne par les trois compères, cette manifestation d'avarice fut pour Norbert un signe divin. Il mangea sa soupe à petites lampées.

Lorsqu'il fut repu, il sentit que son cerveau se remettait lentement à fonctionner. La crise était passée. Prudent, il prit congé et alla se coucher aussitôt le repas fini.

– Ah, bandit, le petit bandit, je vais te corriger. Tu es le diable ! D'une main ferme, le curé avait attrapé Jean par le collet et le secouait comme un prunier. Norbert ouvrit un œil, vit la scène et se leva.

– Mais que se passe-t-il, demanda-t-il, que signifie ?

– Il se passe que ce petit diable à cornes est un petit voleur. Je l'ai surpris à farfouiller dans vos poches. Ah vous pouvez dire que vous avez là un enfant respectueux de son père !

– Ce n'est pas mon enfant, dit Norbert. D'ailleurs je le connais à peine. On me l'a confié à Ollioles...

– Vous m'en direz tant, il n'est pas à vous ?

– Comme je vous le dis. Maintenant, si ce n'est pas vous forcer, si vous pouviez le laisser... je crois qu'il s'étrangle.

D'un geste dédaigneux, le raticchon relâcha son étreinte. Les pieds du petit avorton touchèrent enfin le sol.

– C'est pas moi, dit-il tout de suite, c'est même pas moi, je vous jure...

– menteur avec ça ! Ah, mon ami, tu as besoin d'une bonne correction !

Et sur ces mots, l'irascible homme d'église asséna une gigantesque baffe au marmot pris en faute. Jean valsa de l'autre côté de la pièce, s'y mit en boule et ne bougea plus.

– Et donc, vous me disiez, mon cher, que ce petit voleur n'était pas de vos parents...

– Je vais tout vous expliquer, dit Norbert en souriant. Mais ne me frappez pas !



Un quart d'heure plus tard, monsieur le curé était au parfum. Il connaissait toute l'histoire de Norbert, son grand projet d'institution pour orphelins, là-bas, à Vauvenargues, où l'attendait déjà une ribambelle d'enfants perdus. Et il était bien d'accord que le philanthrope ne pouvait adjoindre à son panier une telle pomme pourrie : seule l'Église avait la compétence et l'expertise pour redresser ce petit suppôt de Satan.

L'affaire fut bientôt faite : aidé par un petit don qui serait bien utile à la réfection de la toiture de l'église, l'homme de Dieu prendrait à sa charge l'éducation du jeune dévoyé jusqu'à sa majorité – s'il s'amendait, on en ferait un séminariste.

Norbert se sentit soulagé. Dans le lointain, il entendit les voix avinées de ses trois compagnons qui revenaient de ribote. Ils gueulaient comme des putois un vieux refrain gaulois "Ah nom de Dieu, nom de Dieu, nom de Dieu, crénom de Dieu quelle allure..." et Norbert se sentit pris en faute, face au curé qui s'empourprait.

– Il me semble, mon fils, que vous avez l'art de vous faire accompagner. Cependant, je crains fort qu'il soit trop tard pour ceux-là... Enfin, Dieu les éclairera peut-être et les remettra sur le droit chemin... En attendant, je vais prendre congé.

Et, s'étant levé, d'une voix qui n'attendait aucun commentaire, monsieur le curé indiqua à Jean de se lever et de le suivre. Dorénavant, pour lui éviter toutes les tentations malsaines, il coucherait au pied de son lit, et gare à lui s'il tentait de sortir de la chambre !



Resté seul, Norbert, les bras croisés sous la nuque, contempla quelques instants les poutres du plafond. À l'étage, il entendait les voix étouffées du curé et du jeune Jean. Que faisaient-ils ? Bast, cela ne le concernait plus : c'était déjà un problème de réglé.

Norbert se sentit soulagé au point qu'il repoussa bien vite ses interrogations sur la promptitude avec laquelle il avait proposé de garder le marmot. Il gagna son lit et s'endormit aussitôt du sommeil du juste : c'est à peine s'il grommela un peu lorsque ses trois compagnons le rejoignirent.

Ils partirent au petit matin sans se retourner. Le jeune Jean, qui clopinait un peu, voulut les accompagner : il fut happé par son pie pédagogue qui lui intima l'ordre de rejoindre la sacristie.

Norbert ne voulait plus rien entendre. Il voulait être seul. Il congédia définitivement ses compagnons quelques lieues plus loin, non sans les avoir grassement dédommagés, et rentra à Marseille.



Norbert vit passer l'hiver comme s'il était dans une geôle. Trois mois passèrent, dans une attente désespérante. Les jours s'égrenaient avec une lenteur diabolique, comme si le temps était distordu, c'est-à-dire que les minutes lui paraissaient des heures mais à l'inverse, les semaines lui semblaient des jours – et finalement, il n'en demeurait rien.

Vers le mois de décembre, Norbert fut pris de forte fièvre et manqua de trépasser. Son fils lui manquait horriblement, il était en proie à des cauchemars permanents, il grelottait, il voulait mourir.

Mathurine fit appeler un prêtre, que Norbert congédia avec la mauvaise humeur qui ne le quittait plus. Ceci lui rendit un peu d'énergie. Il sortit de son lit, refusa la saignée, exigea de prendre un bain. Ayant mangé trop et trop vite, il rendit le repas sur le carrelage de sa chambre. Les jambes lui manquèrent, il se remit au lit. Le soir, il confia son tourment à Justin et Mathurine, qui le plainquirent sincèrement et commencèrent à lui manifester une affection sincère.

Certains jours, Norbert était convaincu qu'il ne reverrait jamais son fils, que toute son énergie, son argent, son astuce ne lui seraient d'aucun secours. Les mois avaient passé : pour sa survie, Antoine avait dû, d'une manière ou d'une autre, l'oublier. Qu'aurait fait son propre père ? Toutes ces pensées le taraudaient. Il tenta d'oublier, d'imaginer une nouvelle vie. Il s'intéressa aux propriétés héritées.

Enfin, vers le mois d'avril, le temps se mit définitivement au beau et le soleil à la verticale. Les oiseaux rivalisaient d'entrain dans l'atrium, des odeurs fortes embaumaient à nouveau la ville, les gens flânaient à nouveau dans les rues. Norbert y recouvra un peu d'espoir. Puis, tirant sur ce fil avec d'infimes précautions, presque sans y toucher et sans l'admettre, comme s'il avait peur de retomber dans son apathie, il osa à nouveau s'avouer qu'il n'avait qu'un but, qui était de retrouver son fils.

Or tout était à refaire.



Norbert décida qu'il irait s'installer à Gap. Là, il serait suffisamment proche de Montmaur pour s'enquérir de ce qui s'y passait. Il attendrait patiemment l'occasion propice. Même s'il lui fallait des années, il y aurait bien un moment où son petit garçon apparaîtrait. Il saurait réagir, il en était certain.

Et aussitôt dit aussitôt fait. Norbert prit le chemin de Gap, accompagné par Justin et Mathurine. Il prit possession de sa propriété, vaste domaine agricole duquel il occupa une petite dépendance, pour plus de discrétion. Quelquefois, il se hasardait lui-même dans la campagne mais il se tenait à sa stratégie d'attente et ne s'aventurait jamais en direction de Montmaur, malgré qu'il en fût tout de même assez éloigné.

Norbert occupait ses journées à la lecture et au jeu de paume, qu'il pratiquait assidûment dans une salle à proximité, dans un faubourg de Gap. L'âge commençait à le marquer mais ses capacités physiques et son agilité étaient encore largement supérieures à la moyenne, si bien qu'il excellait dans ce sport.

À la fin du mois d'août, les cloches sonnèrent à toute volée pour célébrer la naissance de Philippe-Louis, duc d'Anjou. Le fils du roi était second à la succession du trône et occupait toutes les discussions. Le royaume entier était pavoisé, des fêtes prévues, des célébrations données. Au jeu de paume, on ne parlait plus que du grand tournoi organisé par Madame la châtelaine de Montmaur à cette occasion. La belle Christine de Jussieu-Fronsac offrait rien moins que cinq cents livres de prime au vainqueur.

Norbert fut le premier à s'inscrire.

Chapitre XI : fantaisie militaire

Il est, sur la terre africaine, un régiment dont les soldats sont des gars qui n'ont pas de veine : c'est la légion noire d'Abdelhamid Aliwattouf (le fardeau des Chrétiens) qui règne en maître sur les rivages d'Agadir. Recrutés dans les marches sahariennes, les soldats mécaniques s'épuisent tous les jours à des revues stériles. Ils attendent l'ennemi, c'est leur métier. Mais quel ennemi attendre ? Personne ne convoite leur tas de cailloux : le désert est désert et le fort de Belonzio, jadis européen, est une vanité. Zangra, le capitaine, parle d'amour à ses chevaux, dont il partage les dents. C'est tout ce qu'il peut faire...

Depuis les rezzous sauvages du siècle précédent, qui ont ravagé les contrées mauritaniennes, le Sahel assommé reprend son souffle et panse ses plaies. Les fiers nomades poussent des troupeaux efflanqués dans une chaleur gazeuse : à peine poursuivis, ces guerriers-là sont des disparitions ; la zaouïa d'Illigh est pacifiée ; il n'y a malheureusement rien à craindre de ce côté-là.

Quant à la mer, elle semble elle aussi s'être endormie à jamais. Agadir a beau coiffer la partie supérieure du banc d'Arguin, suite à la reconquête victorieuse de Moulay Ismaël et grâce aux progrès navals, les bateaux européens gardent désormais le large.



Abdelhamid Aliwattouf (la terreur des Païens) d'un œil distrait les voit passer de loin, il ne prend même plus la peine de les insulter. Les navires sont déjà hors de portée, points fondus dans la mer grise, quand un boulet comme un crachat, à cent pas du rivage, gifle l'eau indifférente.

Allongé sur des coussins grenat brodés d'or, le sabre du Prophète (il s'agit d'Abdelhamid Aliwattouf) est vêtu d'un caftan émeraude. Son chapeau à longues plumes, posé sur une table basse, rappelle son passé de janissaire. Une très légère brise gonfle les tissus de tulle qui ourlent l'unique et vaste

baie donnant sur l'océan. Aïcha, l'esclave danseuse, a pour l'instant suspendu ses vagues arabesques ; des dattes grasses et oblongues, savamment disposées dans une coupelle de bronze ciselé, luisent de tout leur sucre – babioles au bon vouloir du maître. Comme en contrepoint du projectile relaté, le châtiment des Infidèles jette par l'ouverture le noyau d'une datte. Au bout de l'orbe, l'eau pareille engloutit pareillement.

D'ordinaire, le bouclier des Croyants ponctue le rapport de son artilleur en chef d'un geste las. Celui-ci sort. Sur un autre geste, dociles et résignés, les bras du papillon et le nombril à perle reprennent leurs vaporeuses ondulations autour de l'obèse, qui narguile et s'enveloppe de fumerolles miellées. La crainte des Roumis s'ennuie à en périr. Dans la cour du fortin, les soldats d'ébène, au doigt et à l'œil, espèrent comme tout le monde...



Qui lui rendra sa jeunesse et sa gloire ? L'effroi des Glaouis, autrement nommé Abdelhamid Aliwattouf, n'éprouve aucune pitié, aucun repentir, même s'il se dit bon musulman, qu'il fait ses cinq prières quotidiennes et l'aumône aux nécessiteux.

Et tant pis si comme toujours l'Atlantique ne rejette sur l'estran que d'étiques naufragés, tant pis si le désert ne desserre son étreinte que sur un esclave repentant ! Au pays des mirages, le tout-puissant poignard des Hérétiques aime à s'illusionner. Il veille au spectacle. C'est tout ce qu'il lui reste à faire. Et donc, que tout soit prêt, que la danseuse danse, que le soldat pantomime, que le canon éructe : il suffit qu'au décor surgisse un effaré !

Le second du Chérif y met un point d'honneur. Il s'arrête de téter, quitte le sofa, lève à demi ses bras ankylosés – un serviteur en djellaba déplisse son caftan. Il passe indifférent au travers de la porte et va s'installer dans le coin de la cour où subsiste un peu d'ombre. Devant ce qui semble être un morse affalé sur la grève, un couloir formé par deux rangées de braves, dont les bords des nimchas vont à toucher les fronts. Sur un claquement de doigts, cinq hommes squelettiques sont jetés aux pieds de l'impassible. Lève la tête,

chien, et n'oublie pas l'aveu : tu formes avec tes compagnons l'avant-garde d'une escadre puissante, vous êtes les éclaireurs d'une armée innombrable. Tu seras décapité comme tel, toi dont on relève la tête d'une poigne immédiate, mais avant, c'est l'aveu qu'il lui faut.

“Il dit pitié, Sidi, il dit qu'il ne veut pas mourir. Il dit qu'il est anglais et qu'il dérive depuis longtemps. Il supplie qu'on lui donne un peu d'eau.”



Sur un souffle appuyé, un géant à peau noire fait son apparition. Coiffé d'un fez rouge, les bras puissants croisés sur la poitrine, les épaules masquées d'un gilet de laine qui baille sur un cimenterre passé dans une ceinture d'étoffe, il s'avance à pas mesurés. Derrière lui, deux aides se saisissent de la proie, chacun tirant un bras. Sans force, c'est comme un chiffon qu'on tend et puis qu'on lâche sur le sable rougi. Une tête tranchée nette fait deux bonds sur le sol.

Trois autres feront quatre, puis c'est au tour du cinquième.

– Il dit qu'il va voir un requin gris, Sidi. C'est tout ce qu'il dit. Il parle d'un requin gris qui va venir. Je ne sais pas ce que cela veut dire. Il délire sans doute.

– Cela suffit, a dit le fléau des Fidèles, qu'on lui donne à boire. Ce chien sait quelque chose. Je l'interrogerai quand il sera en état de nous dire ce qu'il a à nous dire. Vous débarrassez ça et vous reprenez les exercices. Aïcha, Samai, Mouniah, Jamilah, accompagnez-moi !

L'immonde Abdelhamid Aliwattouf, l'humble porteur du Livre, s'en retourne en son perchoir, écrasant de son poids quatre gazelles captives. Mafumba ne comprend pas. Est-il mort ? Sont-ce les esprits qui l'emportent ?

Mais non, ses pieds qui traînent à terre lui rappellent qu'il est prisonnier. On lui met la tête dans un baquet d'eau – boire, enfin.

Plus tard, on l'introduit devant Votre Excellence, le soutien de la Foi. La lumière l'éblouit et ce sont comme des milliers de paillettes qui dansent

devant ses yeux. Il sent avant de le voir qu'il y a un plat fumant posé sur une table basse, une odeur qu'il connaît.

– Dis-lui qu'il vient de manger une partie du bras d'un de ses compagnons, je veux le voir blêmir.

...

– Il dit qu'il avait faim. Il dit qu'il veut encore manger. Il dit que si on lui donne encore à manger, il dira tout ce que vous voulez.

– Ce chien n'a pas compris ? Je veux le voir vomir !

...

– Il dit que la viande est trop cuite mais que cela n'est pas grave. Il demande s'il y a du foie. Je vous jure, Votre grandeur, gardien des cinq piliers, je vous jure sur le Coran que c'est bien ce qu'il dit.

– Qu'on apporte les têtes !

Quelques minutes plus tard, quatre têtes sont disposées sur la table basse. Il y a là John, Pierre et deux autres dont il a déjà oublié les noms. Ils ont les paupières closes et le teint livide, un liquide rosâtre colore légèrement le grand plateau d'étain.

...

– Alors ?

– Il demande...

– Parle, chien !

– Je ne suis pas sûr de comprendre, Seigneur !

– Parle, te dis-je !

– ...

– Parle ou je te tranche la tête !

Blême, tremblant de la tête aux pieds, l'interprète apeuré racle sa gorge. Les yeux baissés, d'une voix à peine audible, il dit : "Il demande s'il peut manger les yeux, Votre Éminence. Il dit que c'est ce qu'il préfère. "



Le couteau à la main, Mafumba a incisé la paupière. Il a commencé par le dessus et, d'un doigt précis, a tiré sur le lambeau de peau pour faciliter son travail. Comme il n'y a rien à manger là-dessus et que les cils sont désagréables, il a laissé la paupière fixée par une extrémité et est venu sectionner les muscles extérieurs. Puis, ayant enfoncé deux doigts derrière le globe, il a crocheté l'œil et l'a ramené vers lui. Un seul geste a suffi alors pour trancher le nerf optique et séparer l'œil de la tête.

Détaché, le petit globe a roulé au creux de la paume de Mafumba. Celui-ci s'est redressé et l'a ajusté de manière à en admirer l'iris et la pupille. Il a esquissé un sourire, a croisé le regard du soldat et, comme on gobe une cacahuète, a fourré l'œil en bouche.

Ensuite – c'est ce qu'il préfère – il a joué à faire glisser la boule d'un coin à l'autre de sa bouche, pour bien en éprouver l'élasticité salée. Et lorsqu'enfin la friandise a perdu son goût propre, que la langue a perçu distinctement que la salive recouvre l'enveloppe formant la sclérotique, il a croqué. Une gelée salée a empli sa bouche, Mafumba a recraché le cristallin et, entre la langue et le palais, a pressé sur le petit sac. L'œil s'est vidé comme une cerise se nettoie de sa pulpe.

Fasciné, Abdelhamid Aliwattouf, Sous-commandeur de la Foi, a regardé Mafumba attaquer son deuxième délice. Il aurait tant voulu y goûter, lui aussi. Le bruit sourd produit par le corps de l'interprète évanoui l'a à peine distrait de sa contemplation. Et le soldat qui a vomi, oh lui non plus ne pouvait pas comprendre. Il est sorti de la pièce, le soldat. Qu'importe ? Il est allé vomir à nouveau aux pieds du chef de la garde. Il a tout dit. C'en était trop. L'officier s'est levé. Il est monté sur la terrasse. Il a planté son couteau dans le ventre gras de l'obèse et puis, sans un regard, il a tranché la gorge de Mafumba. Il a jeté les corps par la fenêtre. Moins pour faire comme avec les dattes que faire vite.



Plus tard, l'officier a raconté que lorsqu'il était entré dans la pièce, Notre Seigneur Abdelhamid Aliwattouf – qu'Allah l'accueille dans sa grande miséricorde ! – était déjà mort, poignardé par ce chien de Français. Il a dit aussi qu'il n'avait pas eu le temps d'empêcher le prisonnier de balancer le corps à la mer. Il a précisé que c'est en tentant de l'empêcher qu'il avait à son tour précipité le Français dans le vide.

Quant aux corps, on ne les a pas retrouvés. L'officier a parlé d'un grand requin gris mais, à ce moment, chacun s'est bien rendu compte qu'il n'avait plus toute sa raison.

Chapitre XII : Le serment du jeu de paume

Depuis qu'il avait annoncé son intention de s'inscrire au tournoi organisé par Christine de Jussieu-Fronsac, alias Ninon la Mort (en son for intérieur, Norbert ne l'appelait que Ninon, comme le faisait Augustin lorsqu'il lui en parlait), les choses s'étaient déroulées de manière non moins surprenante.

Échaudé par ses précédents échecs, Norbert avait décidé que sa stratégie reposerait cette fois-ci sur l'adaptation aux événements. Il n'envisageait rien d'autre que de voir ce qui allait se passer et de profiter de la moindre occasion. Il était décidé à se faire le plus discret possible et à n'échafauder aucun plan. "Je vais me laisser porter par le courant, dit-il à Justin, nous verrons bien".

Sur ce, l'incorrigible s'était mis à réfléchir au plan qu'il allait mettre en place pour récupérer son fils. Avant tout, il s'agissait de gagner le tournoi ! Il s'en fit le serment. Il s'astreignit donc – le tournoi étant prévu pour la fin de la saison des moissons – à des séances répétées d'entraînement. Il décida qu'il arriverait à la salle dès son ouverture, à l'appel des cloches sonnante onze heures du matin, et ne la quitterait pas. Il mangerait sur place les collations préparées par Mathurine et lorsque le terrain serait occupé par d'autres joueurs, il se reposerait dans la galerie ou s'exercerait à l'extérieur. Il ne rentrerait qu'à la nuit tombante.



Justin lui fut en cette période d'un soutien précieux, car c'était un authentique enfant de la balle. Ses parents avaient tenu à Marseille une salle dans un quartier populaire, il était donc pour ainsi dire né avec une raquette en main. Bien que trop vieux pour rivaliser avec l'excellent niveau de Norbert, Justin lui donnait des conseils tactiques, lui montrait certains coups. Cette complicité resserra encore les liens entre les deux hommes : à la relation maître-valet se greffa bientôt celle unissant l'élève à son

professeur. Justin finit ainsi de se convaincre que Norbert n'était plus le petit garçon fuyant et parfois colérique qu'il avait connu jadis, mais un homme sensible, généreux, habité par le doute ; il l'aima d'autant plus.

Quant à Norbert, il était ravi de ce nouvel équilibre. Il était incapable d'apprécier de se sentir supérieur à quiconque. Perpétuellement assoiffé de fraternité, il se trouvait toujours fort gêné de se trouver en position de domination, certain que cela n'était pas dû à ses qualités ou à ses mérites, mais plutôt à la chance ou au hasard – car il n'était pas persuadé que le mot chance, aux acceptions tant variantes, était le terme le plus approprié. Cette mauvaise conscience, qui n'était pas à proprement parler l'expression de sa générosité, le poussait à des prodigalités inattendues, qui en faisait autant la providence des pique-assiettes que le héros des âmes désintéressées ; par chance, Mathurine et Justin étaient deux braves cœurs, naturellement gentils, heureux somme toute de leur destin auquel n'avait manqué qu'une chose, hélas : un petitou. Coquin de sort !



Norbert tint son programme durant plus d'une semaine. Il mangeait à peine, persuadé que la première chose à faire était de recouvrer sa sveltesse d'antan. C'était aller contre sa nature athlétique et l'évolution naturelle de sa physiologie – une folie, d'autant qu'il n'était pas bien gros.

Bientôt, Norbert ressentit les premiers effets d'un affaiblissement général. Justin lui faisant justement remarquer que l'ascèse qu'il s'imposait le priverait bientôt de toute vigueur, Norbert lui répondit qu'il avait été suffisamment longtemps médecin pour être assuré que sa préparation lui garantirait la victoire. Justin se contenta de se racler le fond de la gorge. Comme si la médecine était synonyme de victoire !

Un soir, tandis que les deux hommes rentraient au domaine, Norbert se sentit mal, comme s'il était en proie à un étourdissement. Il s'assit sur le bord du chemin, incapable d'avancer, en proie à de terribles crampes. Justin partit en avant chercher Mathurine. Quelques minutes plus tard, le

bonhomme revint escorté de sa femme. Plus grande que lui, large comme une commode provençale, Mathurine contenait très mal son énervement.

– Je ne sais pas ce qui m’arrive, dit Norbert à Mathurine.

– Ce qui vous arrive ? répondit l’accorte commère, vous ne savez pas ce qui vous arrive ? Mais vous ne savez jamais ce que vous faites, parole !

– Mathurine, pourquoi ce vouvoiement ?

– C’est que s’il faut parler à votre seigneurie comme à un seigneur pour que votre seigneurie écoute, je te parle comme à un seigneur, Norbert, lui répondit Mathurine. Vous êtes devenu fada ? Qu’est-ce que c’est que toutes ces sottises ? (Se tournant vers son mari déconfit) Et toi tu ne lui dis rien. Tu l’escortes, tu lui jettes ses petites balles, tu le regardes mourir ! Tu en parles le soir, sur l’oreiller, ah ça, du maître, j’en entends parler ! Mais tu n’oses rien dire. Oh, bonne mère ! Eh bien moi je vais te le dire, Norbert, je vais te le dire parce que, sinon, tu vas mourir tout droit, là, devant nous, et que nous n’aurons pas assez des pôvres jours qui nous restent pour nous reprocher notre silence ! Et pas assez de tous les jours de toute l’éternité pour que le Bon Dieu, la Sainte Vierge et tous les anges du Paradis ne nous le rappellent, si ce n’est pas le Diable qui nous accueille, à cause du fait que nous t’aurons laissé périr !

Ébahi par cette colère soudaine, qui n’était pas sans rappeler les brusqueries qui s’étaient emparées de lui face aux délires d’Augustin Cronfestu, Norbert se massa les mollets. Comme un gamin pris en faute, Il n’osait pas trop croiser le regard de Mathurine. Mais lorsqu’il se hasarda timidement à le faire, la volcanique cuisinière reprit sa harangue de plus belle.

– Tu ne manges pas, tu dors peu, tu ne tiens pas en place. Et tu t’imagines que tu vas gagner le tournoi ? À ton âge ? Maigre comme un stoquefiche ? Alors qu’appâtés par l’enjeu, les meilleurs joueurs de la province vont se donner rendez-vous à Montmaur ? Tu nous escagasses ! Tu ferais mieux de manger, de dormir et de te changer les idées. Sinon, tu ne verras même pas l’entame du tournoi !



Ce soir-là, Norbert reprit deux fois du ragoût. En guise de dessert, en plus des fruits, Mathurine en profita pour lui glisser petites pâtisseries lancéolées qu'elle faisait à la perfection et qu'il avait boudées depuis le début de son régime. Norbert remarqua qu'elles avaient un goût particulier.

– Je vois que l'appétit te revient, je préfère ça. L'esprit n'est jamais très loin derrière. Maintenant, il faut que je te parle de quelque chose, Norbert, de quelque chose d'important... De grave, même.

– Ah bon, et c'est quoi ?

– Reprends en une, de mes navettes, va, c'est ma grand-mère qui m'a appris à les cuire, ces petites choses... J'ai toujours pensé qu'elles seraient encore meilleures avec de la fleur d'oranger, je vois qu'elles te plaisent ! allez, allez, prends... Mange... C'est-à-dire qu'il y a quelqu'un qui est venu aujourd'hui, Norbert, pendant que tu étais à la paume avec mon Justin.

– ?

– Une femme, Norbert, enfin, une femme... je dis une femme parce qu'elle avait son pitchoun dans les bras, mais c'est plutôt une fille, en fait. Elle ne doit pas avoir vingt ans.

Peu concerné par ce que lui disait Mathurine, Norbert se resservit un verre de vin. "Justin, je te ressers aussi ?" Justin ne répondit pas, Mathurine se remit à son histoire.

– Une belle et jeune fille, vraiment, et bien polie, et discrète... Naïve aussi, sans doute, Norbert, parce que tu comprends, si on n'est pas naïve, à cet âge-là, sans être mariée, on ne se retrouve pas avec un pitchoun sur les bras. Et on ne court pas la campagne, on reste chez soi, on s'occupe de son petit. Enfin, la jeunesse ! Il est bien beau, en tout cas, ce petit !

– C'est de ta famille ? Mathurine, ne serais-tu pas à me demander si on peut accueillir une famille à toi ? Une pauvre avec un poupon dans les bras ?

Norbert se fourra une autre navette en bouche.

– Je te reconnais bien là, Mathurine, poursuivit Norbert, tu es un cœur d'or. Allez, c'est bon, tu peux dire à ta cousine qu'elle est la bienvenue. On lui trouvera bien un emploi et elle n'aura pas à s'en faire pour son petit... Il s'appelle comment ? Et elle, ta cousine, elle s'appelle comment ?

– Ce n'est pas ma cousine, Norbert, et le petit, hé bé, il n'a pas de nom. Il n'est pas baptisé. Le curé de là-haut, il n'a pas voulu. Il a dit que c'était l'enfant d'un péché. L'imbécile ! Un pauvre petit innocent. Ah, et moi qui n'ai pas eu d'enfants avec mon Justin, je te l'étriperais, cet abruti de curé. Comme si c'était lui le péché, l'andouille !

– Mathurine, s'esclaffa Norbert, c'est un curé tout de même !

– Donc, pas de nom, pas de domicile, pas de père : c'est complet !

– Un père, il en a un, Norbert. Forcément qu'il en a un : les enfants ne viennent pas comme ça ! Tu sais bien ! Simplement, disons qu'il est ensuite parti.

– Bon, je vois. Eh bien, elle ne pouvait pas aller le retrouver ?

– C'est ce qu'elle a fait car il ne doit pas être mauvais homme, le père, il lui avait laissé son adresse. Elle y est allée mais elle ne l'a pas trouvé là. Alors elle est venue ici... Elle est venue en diligence de Marseille avec les trois sous qui lui restaient. Et elle a raconté son histoire.

– Elle est toujours ici ?

– Je n'allais pas la mettre à la porte, peuchère ! une pauvrete avec un nourrisson ! Non. Je lui ai donné à manger et je l'ai mise au lit. La pauvrete, elle était exténuée aussi... Comme toi tout à l'heure. Là, elle s'est réveillée. Elle donne à boire à son petit... On l'a installée dans la petite chambre à l'étage.

– Très bien. Eh bien quand elle aura fini et qu'elle sera reposée, j'irai la voir. Pour le reste, on avisera plus tard. Je vais me coucher moi aussi, la fatigue...



Sur ces mots, Norbert se leva de table. Mais ni Justin et Mathurine. Feignant de s'adresser à son mari, la bonne femme proféra d'un ton sentencieux : “En tout cas, ils ont raison ceux qui disent qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. On aurait aussi pu dire qu'il n'y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, note bien, c'est du pareil au même”. Surpris, Norbert regarda Justin. Plongeant dans les yeux de son complice, notre homme comprit que Mathurine cherchait à lui dire quelque chose, mais...

Puis tout à coup, il questionna, fronçant les sourcils :

- Mathurine, raconte, elle provient d'où, cette pécheresse ?
- D'un endroit éloigné dans la montagne, Norbert, d'un petit hameau qui s'appelle...
- Le Mas-Rebuffat, dit Justin.
- Ah nom de Dieu !

Norbert quitta la pièce et grimpa les escaliers quatre à quatre. Parvenu devant la porte, il s'arrêta brusquement, frappa deux coups et ouvrit. Une jeune femme était à moitié allongée sur le lit, le dos reposant sur des coussins ; elle donnait le sein à son petit ; c'était un tableau splendide. Norbert la reconnut immédiatement : la fille du Mas-Rebuffat, évidemment ! Il ne se souvenait plus de son prénom. Et dans ses bras de cette jeune mère qui lui souriait craintivement, il sut immédiatement que le bébé qui tétait était son fils. Son deuxième fils.

Chapitre XIII : Vie et mort d'Augustin Rebuffat

Le grand nettoyage du livre second est en cours; il reste peu de personnages, adieu Veyrand, adieu Cronfestu, adieu Mafumba ; les projets de l'aurore - trouver un trésor de pirates - ont dérivé vers d'autres quêtes, les personnages subsistants ont évolué et comme en ce bas monde, quand ils croient serrer leur destin, ils le broient.

Sans compter non pas l'imprévu - qui n'est pas à confondre avec l'imprévisible : tout un chacun sait que même quand il ne se passe rien il peut, il va se passer quelque chose - mais ce que le destin nous apporte : dans le dernier chapitre, soudain, un second fils a surgi dans la vie de notre héros, Norbert Lachassaigne. Sa mère ne porte pas de prénom et le petitou non plus; toutes les données dont nous disposons, vous comme nous, lecteurs et lectrices d'un côté, auteurs de l'autre (n'en tirez aucune conclusion genrée, nous détestons l'écriture inclusive), c'est qu'il est le fruit d'une rencontre éphémère, au Mas-Rebuffat, entre notre héros, Norbert Lachassaigne, revenu là enterrer son ami Augustin Cronfestu, et une des filles du hameau, la seule en vérité à mériter le coup d'œil et de nature à apaiser les tourments existentiels, l'espace d'une étreinte, d'un homme aux plans foireux mais à l'esprit droit.

Nous l'appellerons donc tout naturellement Rebuffat, puisque c'est de là qu'il vient, et nous le prénommerons Augustin, en hommage à l'ami disparu, puisque découvrant en un tableau touchant une jeune mère allaitant son rejeton sur le lit d'une chambre de son domaine de Gap, Norbert Lachassaigne se remet en mémoire tout ce qui s'est passé jusqu'ici et imagine aussitôt tout ce qu'il adviendra de ce petit Augustin, son fils inattendu.



La suite des événements peut bien sûr être détaillée en relisant tout ce qui a déjà été relaté dans cette longue histoire mais nous sommes au XX^e siècle (nous ne sommes pas d'accord non plus sur cette mode abêtissante qui consiste à faire de Louis

*W*dit le Bienaimé un Louis 15 - dit le Simplifié), nous allons vite et loin, même dans la monotonie des jours confinés où il ne se passe rien. Sans avoir la prétention de décrire interminablement, usant d'un procédé littéraire bien connu, la dernière seconde de Norbert Lachassaigne, qui pourrait s'étirer sur six cents pages où il revivrait tout, il nous faut tout de même faire le point...

Certes, nous savons tous, puisque nous lisons et écrivons cet ouvrage présentement, c'est-à-dire à la fin du premier quart du siècle en cours, nous savons tous que cela fait belle lurette que les derniers personnages auxquels nous nous intéressons, d'un côté ou de l'autre de l'aventure à deux faces, lecture et écriture, nous savons tous qu'ils sont morts.



Mort Norbert Lachassaigne le miraculé Lazare, ressuscité d'entre les flots et bombardé médecin dans un petit port flamand, Nieuport, à une demi-lieue de la Mer du Nord au bout de l'embouchure d'un minuscule fleuve appelé l'Yser et qui connaîtra plus tard la gloire militaire d'être le dernier obstacle infranchissable d'un envahisseur puissamment armé, mais là, nous arrêtons la machine à remonter le temps un siècle plus tôt qu'aujourd'hui et deux siècles après les événements que nous relatons.



Morts évidemment ceux que nous nous sommes permis d'occire pour les besoins de l'intrigue ou parce qu'aussi pittoresques qu'ils fussent, ils finissaient par nous fatiguer. N'en parlons plus.



Mort Antoine Lachassaigne, né Antoon, des amours de Lazare et de Margriet qui guettait sur la plage le retour de son promis qui avait fui ; morte Flora, dans les bras de laquelle Lazare, pour échapper à Margriet se révélant épouse acariâtre, se reposait de temps en temps quand son mari (nous parlons de Flora, en

ce temps-là point de mariage qui ne fût d'un homme et d'une femme) le burgmeester vaquait à ses occupations, et qu'un concours de circonstances a fait passer pour son fils Henri à une provisoire survivante qui donnait son titre à la première partie, engendrant toutes ces péripéties et la quête de Norbert soudainement enrichi par la mort de ses parents adoptifs; mort même Augustin Rebuffat, dont nous ne savons rien encore sauf son apparition en ce monde et dans ces pages, ce qui entraîne sa disparition à terme plus ou moins court, soit de quelques minutes à quelques milliers de semaines ou en termes littéraires, d'un paragraphe à quelques centaines de pages.



Morte aussi Ninon la Mort, pseudonyme de Christine de Jussieu-Fronsac, marquise de son état et châtelaine de Montmaur, fille adoptive de René de Triviers qui plus tard deviendra Augustin Cronfestu, apothicaire nieuportoïis, beauté fatale, grande mangeuse d'hommes et dévoreuse de destins tourmentés comme le sien, bipolaire en fait dirait-on à présent, ange ou démon dont l'exécuteur des hautes œuvres est un certain La Pogne, géant débonnaire en apparence, amateur de potagers et de papillons, mais ne vous y fiez pas, redoutable psychopathe sur commande de Ninon, à laquelle il n'a désobéi qu'une fois, enfin une fois à répétition, en épargnant la vie de Lazare (donc de Norbert) qui l'avait guéri de la peste à Nieuport. (Mort aussi, La Pogne.)



Et le trésor que tous recherchent, Veyrand, Ninon et les autres, ces parchemins mystérieux et sibyllins, où est-il, qu'en est-il ? Ces questions, qui meuvent tant de personnages, sauf Cronfestu qui sait, ou plutôt qui savait, puisqu'il est mort en enterré par Norbert, enragé de douleur et qui donc, à l'instant où nous nous sommes quittés provisoirement, se souvient de ces trois pièces d'or qu'il avait données à la belle inconnue en lui révélant son adresse marseillaise, rue du Baignoir, se souvient de tout, ses multiples et vaines tentatives pour récupérer Antoine, son espoir d'enfin revoir

celui-ci tôt au tard, le plus tôt étant le mieux, bien entendu, mais n'étant pas si tôt que cela en l'occurrence, car le temps passe et Antoine est désormais dans les mains de Ninon, enfin, plutôt de Christine de Jussieu-Fronsac, laquelle organise un tournoi de jeu de paume à Montmaur doté d'une prime exceptionnelle, cinq cents livres, pensez! Pour évaluer la chose, c'est à peu près ce que de nos jours, le vainqueur d'un tournoi du grand chelem, au tennis, sport fils de la paume (il y a décidément plein d'enfants perdus et d'enfants naturels dans cette histoire), empoche en brandissant une coupe générale encombrante et laide qui nécessite l'achat d'une vitrine gigantesque où elle rejoindra les autres - mais heureusement, le monde est bien fait, avec la fortune gagnée, il y a moyen d'acquérir une demeure vaste et confortable.



À cet instant aussi, Norbert pense qu'il va l'emporter, malgré son âge qui s'avance (ce qui le distingue de l'intrigue, mais passons, gentille lectrice, beau lecteur, vous l'allez comprendre) et nourrit le vague espoir qui est cependant aussi une espérance bien ancrée qu'Antoine sera autorisé à assister au tournoi et qu'à l'issue de son dénouement victorieux, il se jettera dans ses bras en criant « Papa ! Je te retrouve enfin ! » comme il l'a déjà fait dans un moulin hollandais quelques années - chapitres auaparavant.

Voilà où il en est, voilà où nous en sommes. Vous attendez la suite mais nous devons nous accorder sur elle.



Et à cet effet, une réunion Zoom est prévue entre nous pour décider ce qu'il en adviendra car nous ne sommes pas d'accord. Nous connaissons, en fins spécialistes de la nature humaine, en feuilletonistes aguerris, le goût immodéré des uns et des unes pour ce que l'on anglicise volontiers en happy end - mais en même temps (où ai-je déjà entendu ça?) nous n'ignorons pas les règles de la tragédie qui exigeraient, pour plaire aux autres, que tout cela finisse mal, ce qui n'est pas faux (rappelons qu'à

présent, quoi qu'on décide, quoi que vous espériez, ils sont tous morts) mais un peu simple et pour tout dire, trop facile.

Car la vie est compliquée, comme le veut un lieu commun sur lequel nous n'allons pas dissenter longuement, mais aussi que de cette complication naît ce qu'en terme de philosophie existentielle, nous appellerons le champ des possibles. Et celui-là, dites donc, qu'il est difficile à labourer !

Nous avons intitulé cette réunion, qui malgré notre multiplicité à nous, débouchera très certainement sur des compromis comme nous en faisons tous de l'aube au crépuscule, ou, si nous ne parvenons pas à trancher aussi finement que fait La Pogne, à de nouvelles idées qui engendreront d'autres suites et rebondissements sans fin, qui mériteraient toutes d'être racontées, « Vie et mort d'Augustin Rebuffat ».

